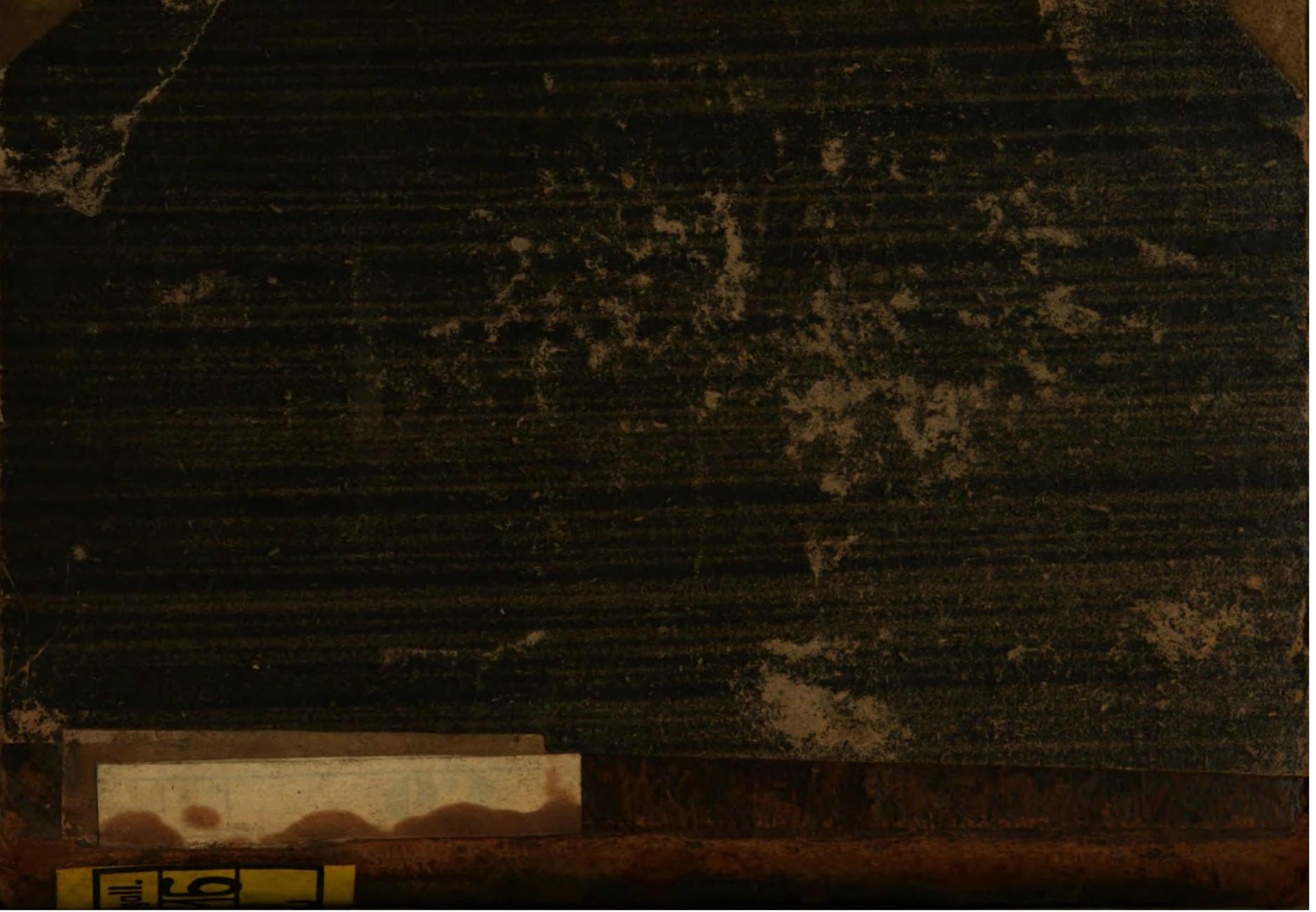

St. Gall.
2416 i

~~4820.~~

~~2325.~~

AM RAUCHEN.

AM RALEIGH.

AM RAUCHEN

PAR

ALPHONSE KARR.

MÜNCHEN
STAATS-
BIBLIOTHEK

Bruxelles et Leipzig.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1842

Bin. p. 1926

Lindauersche
Bibliothek.

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MÜNCHEN

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MÜNCHEN

AM RAUCHEN.

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MÜNCHEN

VIII BYLOHEN.

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MUENCHEN

I

AM RAUCHEN.

Mon ami *** rentrait tard chez lui ; près de la Madeleine il voit un enfant qui pleurait près d'un tas noir.

— Qu'as-tu, petit ?

— Monsieur, j'ai peur.

— Qu'est-ce que c'est que ça qui est par terre ?

— Monsieur, c'est mon oncle.

— Qu'a-t-il ton oncle ?

— Monsieur, il est un peu bu.

— Est-ce qu'il ne peut pas se relever?

— Je ne crois pas, monsieur, je ne suis pas assez fort pour le ranger sur le côté, et il sera écrasé. Et l'enfant se remit à pleurer.

*** prend l'oncle pour le traîner auprès du mur, mais l'oncle se développe et dit :

— Allons chez nous.

— Où demeures-tu, petit?

— Telle rue, tel numéro.

— Crois-tu que ton oncle puisse marcher?

— Il a essayé plusieurs fois, mais il est toujours tombé; je ne suis pas assez fort pour le soutenir.

Il n'y avait pas là de voiture, *** ajoute que *c'était à peu près son chemin*. *** est de ces gens qui colorent une bonne œuvre de quelque prétexte pour ne pas avoir à en rougir.

Il prit l'oncle sous le bras, et lui dit :

— Allons, mon brave, en route.

L'oncle obéit machinalement, et commença à marcher, moitié dormant, moitié trébuchant. Cependant le mouvement rendit un peu de lucidité à ses idées, et il dit à *** :

— Vous êtes tout de même un bon enfant, nous allons prendre quelque chose.

Et il désigna du doigt un marchand de vins, dont la boutique était encore ouverte.

Mais comme il s'aperçut que *** ne répondait pas à son invitation, il ajouta :

— C'est moi qui paye.

— Non, vous avez au moins assez bu, marchons.

— Ah! c'est parce que je ne suis qu'un ouvrier, que tu ne veux pas boire avec moi? Tu méprises le peuple; j'te vas crever la g.....

— Allons, allons, marchons!

L'oncle retomba dans l'engourdissement pendant quelques minutes et suivit son conducteur ; mais bientôt, oubliant sa colère, il reprit en voyant une autre boutique :

— Vous êtes un bon enfant, entrons-là, c'est moi qui paye.

Cette fois *** lui dit :

— Pas là, j'en connais un qui a du petit blanc à douze.

— Où çà ?

— Au bout de la rue.

— Eh ben ! allons au petit blanc.

Arrivés au bout de la rue, il s'arrêta et dit :

— Eh ben ! où est-il votre vin blanc ?... Ah ! c'est parce que je suis un ouvrier ; eh ben ! j'te vas casser la g.....

— Toi me casser la g..... ! viens-y donc, viens donc seulement avec moi au bout de la rue.

— Tout de suite, que j'y vas, j'te vas corriger.

On se remet en marche. Au bout de la rue, *** lui dit :

— Si tu veux venir encore un peu, je m'y reconnais à présent; le petit blanc est au bout de la rue.

— Eh ben ! allons.

Au bout de la rue, pas de vin blanc. *** dit :

— C'est que la boutique est fermée.

— Tu me fais aller, répond l'oncle, j'te vas crever la g.....

— Allons, je le veux bien, viens au bout de la rue.

Et de cette façon *** ramena l'oncle jusque chez lui.

II

Les vieillards sont des amis qui s'en vont et que l'on doit reconduire poliment.

Qu'est-ce qu'on appelle une jeune femme? Est-ce un mérite d'avoir dépensé moins d'années que les autres et d'en avoir par conséquent davantage à donner? Aime-t-on mieux une femme de vingt ans qu'une de trente parce qu'on espère la garder plus longtemps? Non, car ceux qui affectent de tant appré-

cier l'extrême jeunesse dans les femmes, ont aussi la prétention de ne les garder guère qu'un mois ou deux.

On aime la jeunesse parce qu'ordinairement elle possède un frais duvet de pêche sur une peau ferme et unie, la légèreté de la taille et de la démarche, l'éclat des yeux et des dents, la fraîcheur de la voix.

Beaucoup de femmes de trente ans ont conservé ces avantages, beaucoup de femmes de dix-huit ans ne les ont plus ou ne les ont jamais eus ; vous voyez cependant une foule de niais préférer même en ce cas la femme de dix-huit ans, *parce qu'elle est jeune ;* pour moi, j'aimerais mieux une vieille femme qui fût jeune, qu'une jeune femme qui serait vieille. L'âge est une étiquette et peut servir à renseigner sur une femme que l'on n'a pas vue ; mais s'enquérir de l'âge d'une femme après qu'on la connaît, c'est faire comme ces faux gourmets qui ne re-

connaissent le vin de Bordeaux qu'au bouchon et à la forme de la bouteille.

Quand on plaisante les femmes sur leur habitude qu'elles ont de cacher leur âge, on ne pense pas que c'est un ridicule, qui comme presque tous ceux qu'elles ont, leur est donné par les hommes qui ont l'air de n'estimer que la jeunesse, non à cause des agréments qu'elle perdra par les années qui vont venir, mais pour elle-même et sans raison.

Je venais de recevoir la consciencieuse traduction que mon ami Goupy a faite des odes d'Horace, et comme j'ouvrais le livre pour en voir quelques vers, je tombai d'autant plus naturellement sur l'ode à Mécène qu'elle est au commencement du volume.

Sunt quos curriculo pulverem olympicum
Collegisse juvat, metaque fervidis
Evitata rotis...

« Il est des gens qui mettent leur bonheur à soulever la poussière du cirque, etc, etc.»

Pour moi, pensai-je en me ressouvenant d'une affaire qui m'appelait dehors, *mon bonheur* serait de ne pas sortir aujourd'hui, et en même temps je pris mon chapeau et mes gants.

Quelle singulière chose que le bonheur ! me disais-je en cheminant, je me rappelle d'autres jours où mon bonheur aurait été de pouvoir sortir quand j'étais obligé de rester à la maison ; et je rappelai dans ma mémoire tous les bonheurs que j'avais poursuivis.

Les uns, brillants fantômes, s'étaient évanouis entre mes mains avides comme s'ils fussent remontés au ciel sur un rayon de la lune.

Les autres, palpillons éclatants, s'étaient laissé prendre, mais la poussière écailleuse qui peignait leurs ailes était restée après

mes doigts, et le papillon était presque redevenu une chenille.

En un mot, de *mes bonheurs*, ceux que j'avais *manqués* comme un gibier visé de trop loin, étaient dans mon imagination restés des bonheurs dont le souvenir et le regret me faisaient encore frissonner le cœur.

Ceux que j'avais atteints ne m'avaient laissé que dégoût et tristesse.

Parbleu, dis-je en allumant un second cigare aux débris du premier, Ovide avait raison, et il savait ce qu'il voulait dire quand il nous racontait l'histoire de Pan et de Syrinx, qui fut changée en roseau entre les bras de son amant.

Ainsi que celle d'Apollon et de Daphné, qui, au moment où Apollon allait la saisir, fut changée en laurier.

Et j'estime une sottise ce qu'en ont tiré les moralistes ; à savoir (je copie textuellement) :

« Ce changement de Daphné en laurier qui conserve en tout temps ses feuilles vertes, est un gage de la gloire qui ne se peut flétrir, que celles de son sexe acquièrent en conservant *entièrement* la riche fleur de leur virginité, contre les importunes recherches de ceux qui, sous un faux voile d'amour, ne tâchent qu'à ruiner leur honneur et réputation. »

C'était bien plutôt...

Je suis réellement fâché d'avoir commencé cette histoire, en voyant qu'il faut ici une description de femme. Je ne puis me décider à une description facile et vulgaire, telle que :

Elle avait...

— Mais qui donc ?

— Eh ! la femme que je vis passer.

— Vous vîtes donc passer une femme ?

— Certainement, je croyais vous l'avoir dit. Je ne puis me croire quitte de ma des-

cription en vous disant : Elle avait des yeux de *saphir*, des cheveux d'*ébène*, des dents de *perles*, un front d'*ivoire*, un col de *cygne*, des lèvres de *corail*.

Parbleu, dis-je un jour à Massé, un camarade avec lequel je demeurais au quatorzième, rue Vivienne, oblige-moi donc de me peindre la créature que voici ; et je lui lus une description de ce genre, je vous assure que c'était hideux.

Je ne sais réellement comment faire pour ma description, peut-être le détail des perfections qui m'enchantèrent sera-t-il précisément le contraire de ce que vous aimez ; je vous dirai seulement qu'il y avait dans sa beauté surtout de la grandeur et de l'élévation, ses yeux de velours noir avaient une sévérité calme et sereine, sa démarche était simple, gracieuse et noble. Je me dérangeai non pas seulement pour lui laisser le haut du pavé mais pour ne pas toucher sa robe

par respect, et je laisser tomber mon cigare.

J'entrai dans la maison où j'avais affaire : on me fit attendre dans une pièce où étaient plusieurs personnes, je m'assis et je pensai à elle.

Un homme de mes amis, lovelace de son état, me disait un jour : Il semble que chaque homme ait son harem dispersé dans le monde, et que chaque odalisque de ce harem ait une marque, comme la raie rouge ou bleue que l'on imprime sur la laine des moutons, marque invisible à laquelle ce-pendant on la reconnaît. Et aussitôt qu'on aperçoit une femme de ce harem inconnu, on se dit à soi-même : Tiens... une de mes femmes !

Cette fois-là, j'avais senti une impression tout à la fois analogue et contraire, il me semblait que j'étais à cette femme, qu'à un signe mystérieux, je reconnaissais en elle ma souveraine.

Je sortis sans attendre la personne que j'avais demandée, je marchai à grands pas par la route qu'elle avait prise et je ne tardai pas à la rejoindre.

Il y avait en elle quelque chose de singulier qui me dominait malgré moi, j'avais peur qu'elle ne s'aperçût que je la suivais. Il me semblait que sa jupe de taffetas noir était une inflexible jupe de plomb dont même le désir et l'imagination n'oseraient déranger un seul pli. J'aurais été bien étonné si le vent l'avait soulevée jusqu'à me faire voir la cheville de son petit pied. C'était une de ces femmes qu'il semble qu'*on n'a pas*.

Elle s'arrêta un instant devant une boutique de nouveautés, ses yeux ne se posèrent que sur des étoffes simples et de bon goût. Quoi! pensai-je, comme étonné que tout ne fût pas à elle, il y a peut-être quelque chose qu'elle désire! et pour la seconde

fois de ma vie peut-être, j'eus envie d'être riche ; et à quelque distance que j'en puisse être, il me sembla bien plus loin encore et plus difficile d'avoir le droit et la hardiesse de lui faire un présent. Et ma pensée s'arrêta sur ce second point comme si la première difficulté n'eût été en comparaison absolument rien.

Et je songeai à toutes les magnificences que les hommes vont chercher jusqu'au fond des mers et dans les entrailles de la terre. Il me parut que lui donner les plus belles perles, les plus riches diamants, c'était comme rendre à un oiseau son plumage naturel...

Et je sentais que je saurais me les procurer si elle me voulait jamais permettre de les lui offrir, non pour en rien obtenir d'autre que le plaisir de la compléter par le plus magnifique entourage, ainsi qu'on se plaît à enchâsser dans l'or un précieux rubis.

Il me semblait, ce qui jusque-là ne m'était guère arrivé à l'égard d'autres femmes, que je prendrais volontiers celle-là pour ma part tout entière de femmes et d'amour, et que je renoncerais avec joie pour elle à toutes les bonnes chances et rencontres de la vie.

Je cherchais comment je pourrais la revoir et la rencontrer dans le monde ou ailleurs ; je me trouvai, moi qui n'y pense guère, médiocrement vêtu, et je méditai de me faire faire un habit neuf. Toutes ces choses de gloire, dont je ne fais pas grand cas, me parurent dignes d'envie, et je regrettai de ne pas avoir jusque-là consacré ma vie à me faire un nom qui la frappât de ravissement et d'admiration la première fois qu'elle l'entendrait, me sentant tant de force et de résolution, animé par un tel but, que je voyais faciles toutes les plus grandes choses qui aient jamais été faites par d'autres,

si elles devaient me rapprocher d'elle.

Je me rappelai Robinson et son île, et je songeai que c'était dans une semblable solitude que je voudrais la tenir, n'ayant pas trop de toute ma vie pour la regarder, pour admirer et aimer chacun de ses cheveux l'un après l'autre.

Et cependant elle marchait sans paraître m'avoir aperçu, sans audace, mais sans embarras, ne se souciant pas des regards qu'elle attirait, comme enveloppée de sa dignité et de sa grâce austère.

Et je la suivais comme enchaîné, et je voyais se presser dans ma mémoire tout ce que les hommes de toutes les époques avaient jamais fait pour les objets de leur amour : les tournois et les guerres, les peuples vaincus, les monstres domptés ; et passant sans m'en apercevoir des récits de l'histoire aux contes des romans de chevalerie, je ne contestai pas plus la possibilité des uns que

des autres, et je ne trouvai rien d'absurde ni d'exagéré. Je ne m'étonnai pas de ce que fit cet homme qui consentit à mourir pour passer une nuit avec Cléopâtre, si ce n'est d'un si bon marché. Provisoirement et faute d'autre exploit possible pour le moment, je me surpris à heurter violemment un homme qui, ne se rangeant pas assez vite pour lui donner le haut du pavé, avait froissé sa robe.

A ce moment elle passa devant une boutique d'où s'exhalait une de ces fâcheuses odeurs qui remplissent Paris. — Et moi, qui d'ordinaire ai une telle sensibilité à l'égard des parfums, que je ne puis jamais séparer le souvenir d'une femme de l'odeur, *quelle qu'elle soit*, qui l'entourait la première fois que je l'ai vue, je n'eus pas d'elle cette impression ; seulement je me sentis irrité contre la ville, contre le maître de la boutique, contre tout le monde.

Cependant le jour baissait et elle hâta un peu le pas, mais sans affectation.

Puis tournant brusquement à gauche, elle entra dans la rue, elle s'arrêta devant une petite porte étroite ; je crus qu'elle se rangeait pour laisser passer une voiture, mais, je n'en vis venir aucune. Et comme je me trouvais alors près d'elle, elle me dit : Veux-tu monter chez moi ?

Je restai étourdi et anéanti, puis je m'éloignai de quelques grands pas. D'abord je fus assez longtemps à me remettre de ma stupeur, puis je m'irritai contre tout ce qu'il y a de mensonges dans la beauté d'une femme. En effet, le plus souvent un air de douceur ou de fierté ne signifie pas qu'une femme soit fière ou bienveillante : c'est une manière particulière d'être belle, et puis voilà tout. Puis je m'irritai contre moi, et cette fois je me rappelai Horace sans Goupy, car il s'agissait des satires.

Transvolat in medio posita et fugentia captat.

Bizarrerie étrange des désirs de l'homme, *qui ne veut que ce qui lui échappe et dédaigne ce qui est entre ses mains !*

Cette même femme pour laquelle tout à l'heure je n'aurais pas plaint plusieurs années employées rien qu'à me rapprocher d'elle, qui me faisait voir le plus grand bonheur que j'aie rêvé dans un de ses regards, pour laquelle je me serais fait riche au prix de tant d'ennuis et de dégoût, seulement pour me faire ensuite pauvre pour elle, la voilà qui s'offre tout entière pour dix francs ; je n'ai qu'un étage à monter, et je m'en vais et je n'en veux pas.

Et retrouvant la page de mes rêveries, à laquelle j'avais fait une corne lorsque j'avais été distrait par sa rencontre, je me dis : Ovide avait raison, la nymphe métamorphosée en laurier, veut dire que ce que nous

avons le plus désiré se transforme en quelque chose dont nous ne faisons aucun cas aussitôt que nous le possédons.

Et j'avais raison aussi quand je disais : — Le bonheur est quelque chose qui fuit et qui ne laisse voir que la poussière brillante que font lever ses pieds.

M. de V***, au moyen de bottes à talons hauts, n'a pas bien loin de quatre pieds dix pouces.

Sa crainte perpétuelle, comme celle de beaucoup d'hommes de petite taille, est qu'on ne le prenne pas au sérieux, qu'on ne le compte pas pour quelque chose.

Il parle haut pour forcer l'attention, la crainte de n'être pas aperçu lui donne un grand amour pour les couleurs éclatantes

qui saisissent douloureusement l'œil, il frappe du pied et fait du bruit en marchant, parce que du bruit ne se fait pas tout seul, et que cela prouve que c'est quelqu'un qui passe; il porte de gros favoris noirs, et a, d'habitude, le sourcil froncé, pour se donner un air terrible qui démente à l'avance les suppositions peu respectueuses que peut faire naître l'exiguïté de sa taille; il ne parle que de tuer, de briser et de rompre. Vous le rencontrez, il vient de battre un charretier, ou de *bien arranger* un gaillard de cinq pieds huit pouces, ou de dire son fait à un spadassin.

Il vous serre la main et réunit tous ses efforts pour vous faire un peu de mal; il déploie, pour prendre son chapeau, un appareil de vigueur suffisant pour porter une poutre. Jamais il ne dénoue un cordon, il le brise.

Il jure chaque fois que le lieu où il se

trouve peut rigoureusement le permettre; il ouvre et ferme les portes avec violence. A table, après le dîner, il n'acceptera jamais aucune des liqueurs douces; le rhum est, dira-t-il, fade et écœurant; il demandera du rack. En un mot, il ne fait pas un mouvement, il n'articule pas une syllabe qui ne soit un manifeste et une protestation contre les hommes de taille ordinaire, qui ne veuille dire : Je suis petit, mais fort, mais terrible.

Vous le rencontrez un jour le plus heureux des hommes, il vient de s'accrocher à une des choses sérieuses de la vie; il a un procès, on lui envoie les assignations comme au premier venu, il ne sort plus sans un énorme portefeuille, il laisse traîner des papiers timbrés dans son salon.

Quand il parle de femme, c'est d'un ton tout particulier et avec un sourire qui crie tout haut : Je suis un séducteur, un scélérat;

je séduis, je trompe; je suis petit, il est vrai, mais horriblement dangereux; si l'on dit quelques mots de politique et des affaires du moment, il se déclare toujours pour les partis violents et excessifs, vous l'offenseriez de dire qu'il est bon et doux de caractère; il s'accuse volontiers d'être trop emporté, trop violent, et de ne pas être maître de lui dans ses colères.

S'il y a une conspiration dont on recherche les complices, M. de V***, qui n'y est pour rien, ne manque pas l'occasion de paraître être quelque chose dans une affaire aussi grave, il coupe ses énormes favoris, et dit à tout le monde que c'est pour ne pas être reconnu; il ne s'arrête qu'un moment avec celles de ses connaissances qu'il rencontre dans un endroit public. Je me cache, leur dit-il, tout est découvert.

Et il fait si bien, et il se cache si bruyamment, qu'on finit par croire un peu plus

qu'il ne le voulait d'abord à sa complicité et à ses forfaits ; il est mandé par un juge et a quelque peine à se justifier. Il porte des éperons démesurés, il prendrait pour un aveu humiliant, pour une honteuse concession de monter un poney ou un cheval de petite taille, il se perche sur de grandes bêtes normandes ; jamais il ne s'avoue fatigué, il a une organisation si robuste !

Quoiqu'il ne parle qu'avec un profond dédain des hommes de grande taille, rien ne le flatterait autant que de leur ressembler.

Il a une belle femme, il l'a choisie grande, forte, un peu chargée d'embonpoint. Il n'aime pas beaucoup qu'on l'aille voir, et sa maison est d'un accès difficile. Cependant il fait une exception en faveur de M***. Voici comment s'est faite leur connaissance.

Il se trouvait un jour au théâtre, il était arrivé tard, il fut obligé, avec quelques autres personnes, de se tenir debout. Malheu-

reusement il y avait devant lui un homme de taille assez haute qui l'empêchait de voir le théâtre et le rendait aussi étranger à ce qui se passait sur la scène que s'il eût été à trente lieues de là. Cet homme s'en aperçut, et lui dit poliment :

— Voulez-vous passer devant moi ?

M. de V*** répondit sèchement qu'il voyait parfaitement bien.

A dire le vrai, il n'avait encore vu que le dos de son obligeant voisin, mais cette condescendance, cette quasi-pitié pour sa taille, lui semblait insultante.

A l'acte suivant, il se fit un reflux parmi les spectateurs non assis, et M. de V*** se trouva devant à son tour. Le voisin qui, tout à l'heure, lui avait offert sa place, voulut se venger par un sarcasme de la réponse impolie de M. de V***, et lui dit : Obligez-moi d'ôter votre chapeau, je ne vois absolument rien.

Deux personnes se retournèrent et sourirent en voyant que le chapeau du petit homme n'allait pas au menton de celui qui s'en prétendait si fort empêché.

M. de V***, enchanté de gêner quelqu'un, heureux de se trouver en obstacle à quelque chose, se confondit en excuses, et, à plusieurs reprises, offrit à M*** sa lorgnette et du tabac. Depuis, quand il le rencontrait, il le saluait avec un sourire gracieux. Il ne tarda pas à l'inviter et à l'introduire chez lui. Beaucoup de personnes pensent que la rencontre a été préméditée par M***.

Le secret de la paresse.

Il y a deux ennemis irréconciliables, acharnés, mortels, comme le sont les gens forcés de vivre ensemble, ce sont le corps et la pensée, la partie matérielle et la partie intellectuelle de notre être.

Tout le monde a éprouvé, au moment de se mettre au travail, une sourde hésitation, suite d'une lutte entre l'esprit qui veut et le corps qui ne veut pas, tous les poëtes an-

ciens en ont parlé, quel est l'homme d'ailleurs qui n'a pas entendu mille fois au dedans de lui le dialogue suivant :

LA PENSÉE.

Les formes incomplètes et sans contours qui passaient devant moi avec des nuances douteuses et changeantes, semblent prendre un corps et une couleur. Le nuage se dissipe, le chaos a cessé de s'agiter, tout se met en ordre; travaillons.

LE CORPS.

Il fait un beau soleil, peut-être le dernier de l'année; on trouverait, j'en suis sûr, encore une violette en fleur sous les feuilles sèches; nous devrions aller nous promener dans le jardin.

Cette proposition maladroite, sans pré-

cautions oratoires, n'obtient d'ordinaire aucun succès ; c'est comme si l'on disait à un homme qui a soif : « Voilà un excellent morceau de pâté. » La pensée ne daigne pas seulement répondre, elle s'obstine à vouloir travailler et à contraindre le corps à prendre la plume.

Celui-ci qui est paresseux, comme vous savez, comprend alors qu'il ne faut pas heurter de front cette fantaisie de travail, mais qu'il faut, au contraire, y rattacher d'une manière indirecte la distraction qui doit plus tard la détruire.

LE CORPS.

Le grand air rafraîchit la tête et fait du bien à l'imagination, et puis, il y a tant de souvenirs pour vous, ma belle, dans ces fleurs que vous m'avez fait planter, et que vous me faites arroser l'été, que vous serez

d'autant mieux disposée au travail quand vous les aurez revues quelques instants.

LA PENSÉE (à part).

Peut-être ce butor a-t-il raison. Allons au jardin.

Dès lors la pensée est perdue! Une fois au jardin, la malheureuse se divise à l'infini. Elle suit la feuille qui s'envole. Ce rosier dépouillé lui rappelle un bouquet qu'elle a donné il y a longtemps. Chaque arbre, chaque plante est habitée par un souvenir comme par les hamadryades de la poésie antique.

Tous l'entourent, la caressent, l'occupent, et le travail est oublié.

C'est ce qui arrive chaque fois qu'elle essaye une bataille en plaine avec le corps qui a pour lui la paresse, la plus puissante de toutes les passions, celle qui triom-

phe de toutes les autres et les anéantit.

La pensée ne l'emporte pas ; elle peut s'élever à son insu à une hauteur où il ne puisse plus l'atteindre. Il faut qu'elle ruse, qu'elle le trompe pour le jeter dans une de ces occupations d'habitude, auxquelles il peut se livrer seul sans son concours à elle.

LA PENSÉE.

Or çà, mon bon ami, voyons donc si vous saurez bien me tailler cinq ou six plumes?

Tailler des plumes est une chose que la main fait d'elle-même.

Pendant que le corps taille des plumes, la pensée s'échappe furtivement ; mais quelquefois le corps saisit le premier prétexte venu pour ne pas tailler de plumes.

LE CORPS.

Vous en aurez six toutes neuves, ma mie. J'aime mieux faire des armes.

LA PENSÉE.

Y pensez-vous, mon bien bon ami, vous exténuer comme hier! j'en suis encore malade, ou prendre un rhume de cerveau, et j'en mourrai. Je ne vous cache pas même que je vous trouve un peu pâle aujourd'hui; et, puisque vous ne pouvez pas rester en place, promenez-vous dans la chambre en long et en large.

Si le corps est assez sot pour se laisser prendre à cette fausse sollicitude; pendant qu'il s'agite machinalement dans cet étroit espace, la pensée qui n'a que faire à cela s'envole et lui échappe.

Il y a, il est vrai, des corps innocents et niais qu'on peut occuper et distraire avec la moindre des choses, ils se laissent prendre à jouer du piano sur leur table; un poëte de mes amis a un corps qui s'amuse à s'arracher un à un les cils des yeux.

Mais il en est de plus récalcitrants, ceux-là se défient de toute occupation qui leur est indiquée par la pensée, il faut qu'elle ne compte que sur un hasard extérieur, sur un de ces bruits monotones qu'on entend sans l'écouter ; le vent qui souffle dans les feuilles, une cloche qui tinte, la pluie qui bat les vitres, la mer qui gronde au loin.

Ces bruits le bercent, et il s'endort comme Argus aux sons de la flûte de Mercure ; puis tout à coup il se réveille en sursaut, et il s'aperçoit que la pensée l'a laissé là, il la regarde, il la suit d'un œil hébété, comme l'enfant entre les mains duquel vient de glisser une fauvette, il la voit sur la plus haute branche d'un acacia secouer ses plumes au soleil, il l'entend chanter librement.

Et le pauvre corps qui s'ennuie alors de n'avoir plus l'esclave intelligente qui lui invente des plaisirs et l'aide à les conqué-

rir, passe par les conditions qu'elle veut lui imposer pour la faire redescendre, octroie une charte, et consent à écrire sous sa dictée.

I.

Les femmes.

L'opinion attache du déshonneur pour le mari, aux fautes de la femme. Le pauvre mari est comme cet enfant que l'on avait donné pour camarade à un prince, et que l'on fustigeait quand le prince ne savait pas sa leçon.

Il y a cela de particulier dans la mauvaise humeur des femmes, qu'il faut nécessaire-

ment qu'elle ait son cours; les meilleurs arguments, les raisons les plus évidentes, les preuves les plus convaincantes ne font à ce cours que ce que les cailloux font au cours d'un ruisseau : le ruisseau murmure un peu plus fort et continue son chemin.

Il y a, dans l'amour, deux phases séparées par une crise difficile. Le premier attrait de l'amour est la nouveauté. Ce serait si joli une autre femme, s'il y en avait plusieurs. Presque toujours l'amour meurt, quand la nouveauté s'en va; car alors il n'y a plus rien, la nouveauté n'est plus, l'habitude n'est pas encore; mais si l'amour survit à cette crise et devient une habitude, il ne meurt *plus*.

L'amour, d'ordinaire, ne dure que jusqu'au moment où il allait devenir raisonnable et fondé sur quelque chose.

Avec de l'imagination et des obstacles, on

peut toujours adorer une femme ; il n'est pas aussi facile de l'aimer.

C'est une triste chose pour une femme de s'apercevoir que l'homme qu'elle préfère n'est pas le premier des hommes, et que tout le monde ne partage pas son amour et son admiration pour lui. L'estime des autres pour celui qu'elle aime est pour beaucoup dans l'amour d'une femme, parce que dans son amant elle cherche un appui et un protecteur ; parce qu'elle sent qu'elle s'identifie à lui, qu'elle ne devient plus qu'une partie de lui-même, et s'absorbe en lui, et n'aura plus d'autre considération, d'autre gloire que la sienne.

Une femme aime moins son amant pour l'esprit qu'il a que pour l'esprit qu'on lui trouve.

Il n'y a rien d'embarrassant comme d'être trop familier avec une femme dont on est amoureux ; on perd tous ces indices si

important. Vous ne pouvez comprendre ni vous faire comprendre. Une pression de main n'a plus aucun sens. Si vous voulez, on vous laissera donner un baiser. Vous pressez le bras, on n'y fait pas attention. Pour faire comprendre que vous êtes amoureux, il ne suffit pas de faire naître un sentiment, il faut en détruire un autre ; il faut dire ouvertement : Je vous aime, et peut être : Je vous aime d'*amour*.

L'ami d'une femme peut, à la faveur d'un moment ou d'une occasion, devenir son amant ; mais l'homme qu'elle n'a jamais vu a mille fois plus de chances que lui.

C'est surtout quand il n'est pas là qu'une femme aime l'amant auquel elle ne s'est pas donnée, parce qu'alors elle n'a rien à craindre de lui, elle s'abandonne sans restriction à l'ineffable douceur d'aimer.

En effet, c'est un bonheur d'aimer tel qu'il nous semble étonnant de voir des

femmes demander de la reconnaissance pour l'amour qu'elles donnent, comme si elles n'étaient pas assez récompensées, non-seulement par l'amour qu'elles inspirent, mais aussi par celui qu'elles éprouvent.

La femme qui se voit vaincue sent un mouvement de haine contre son vainqueur, quelque adoré qu'il soit.

Chaque femme se croit assez honnête femme, et trouve excessif en ce sens ce qu'une autre femme a de plus qu'elle. Un peu moins, c'est une courtisane, un peu plus c'est une prude.

On doit juger de la beauté, non par les proportions mathématiques du corps et du visage, mais par l'effet qu'elle produit.

Entre les femmes il ne peut y avoir d'inégalité réelle que celle de la beauté.

Toutes les femmes sont *la même*, il n'y a de variété que dans les circonstances.

La véritable pudeur doit se cacher elle-

même avec autant de soins que le reste. La main qui ramène un pli de la robe fait plus rêver à ce qu'elle veut cacher, qu'à la honte vertueuse qui le lui fait cacher.

Si la vertu est une négation, elle devrait consister à ne pas faire et non à faire un peu plus tard.

Les vertus comme les douleurs, comme la tendresse, doivent avoir de la pudeur, et ne pas être si pressées de se montrer toutes nues comme des courtisanes.

La coquetterie des femmes n'est un crime aux yeux des autres femmes que parce qu'elle gêne la leur.

Toute femme se croit volée de l'amour qu'on a pour une autre.

Les femmes n'ont qu'un culte, une croyance, c'est *ce qui leur plaît. Ce qui leur plaît* est sacré ; elles lui sacrifient tout avec le plus touchant héroïsme.

Il y a deux choses que les femmes ne pardonnent pas : le sommeil et les affaires.

Les amoureux ont ceci de ravissant, que lorsqu'ils se croient en présence d'un rival redoutable, au lieu d'entamer avec lui une lutte d'agréments, d'esprit et de flatteries, ils se hâtent de pâlir, de froncer le sourcil, de se retirer dans un coin muets et refrognés, ou de dire des duretés ou des impertinences à la femme dont ils réclament la préférence.

II

Ceux-là se vantent d'être sobres, qui ne digèrent plus ; ceux-ci d'être chastes, dont le sang est mort et stagnant ; les autres d'avoir appris à se taire, qui n'ont plus rien à dire ; en un mot, l'homme fait des vices des plaisirs qui lui échappent, et des vertus des infirmités qui lui arrivent.

L'amour que l'on éprouve est tout dans la personne qui aime ; la personne aimée n'est que le prétexte.

Les plus désagréables des malheurs sont ceux dont on ne peut se prendre à personne ; aussi ne néglige-t-on rien pour éviter cet embarras. C'est pour cela qu'on a inventé *le sort,* espèce de puissance ennemie et taquine qui n'est occupée que de tourmenter notre vie, et que l'on a la consolation de maudire et d'invectiver faute de mieux.

On aime mieux être lapidé par un homme dont on peut se venger, que de recevoir deux aérolithes dont personne n'est responsable.

L'incertitude est le pire de tous les maux, jusqu'au moment où la réalité nous fait regretter l'incertitude.

Dans l'amour, il y a une personne qui aime, et l'autre qui est aimée.

Entre deux amants, il n'y a qu'une somme d'amour à dépenser : ce que l'un prend de plus, l'autre l'a de moins.

Il y a un instinct dans le cœur de l'homme

qui le fait s'effrayer d'un bonheur sans nuage. Il lui semble qu'il doit au malheur la dîme de sa vie, et que ce qu'il ne paye pas porte intérêt, s'amasse, et grossit énormément une dette qu'il lui faudra acquitter tôt ou tard.

On demande en général à la vie plus qu'elle ne renferme; nous sommes accoutumés à mettre notre bonheur dans des choses impossibles et notre malheur dans des choses inévitables.

L'espérance et le souvenir ont le même prisme : l'éloignement. Devant ou derrière nous, nous appelons le bonheur, ce qui est hors de notre portée, ce que nous n'avons pas encore ou ce que nous n'avons plus.

Ceux qui entassent de l'argent ou des honneurs pour le temps où, sans forces, sans désirs, ils ne pourront plus en faire usage, me semblent des gens qui, n'ayant qu'une heure à dormir, passeraient cin-

quante minutes à se faire un lit bon et mou au lieu de dormir l'heure entière sur l'herbe ou sur la terre dure.

A la fin de sa vie, on découvre qu'on n'a jamais autant souffert de personne que de son ami.

La première moitié de la vie se passe à désirer la seconde, la seconde à regretter la première.

Quand on est heureux, il semble que l'on en soit fier ; que le bonheur n'est pas jeté au hasard ; mais que le choix que la fortune fait de vous pour vous caresser est une preuve et un témoignage de votre mérite ; vous voulez faire confidence de votre félicité à tout le monde, vous l'affichez sur votre face, et vous semblez réclamer comme un droit l'amitié et la vénération, en votre qualité d'élu de Dieu, qui vous grandit et vous approche de lui par ses faveurs, par ses marques d'affection, comme fait un prince

pour ses favoris ; et vous êtes certain que personne ne refusera d'entrer en partage de vos joies et de vos délices.

Mais si vous êtes malheureux, vous sentez que les arrêts de la fortune sont sans appel aux hommes ; que les heureux persuaderont aux autres et se persuaderont eux-mêmes que le sort qui vous frappe est juste : car si l'on mettait en doute la justice du châtiment, ce serait mettre en doute l'équité des caresses. Vous comprenez que les heureux accueilleront mal vos plaintes, comme le légataire universel, celles du fils déshérité.

Chacun veut avoir un ami, mais personne ne veut être l'ami d'un autre.

Les hommes ne vous trouvent sage que lorsque l'on partage ou qu'on approuve leur folie.

La plupart des hommes sont persuadés qu'ils sont ce que la nature a créé de plus accompli ; qu'ils sont le type le plus parfait

de l'homme, et que les autres sont plus ou moins bien, à proportion qu'ils s'approchent plus ou moins de leur ressemblance ; si vous n'avez pas leurs défauts, ou leurs ridicules, ou leurs vices, ils vous croient mutilé ; si vous avez des talents ou du génie plus qu'eux, ils vous considèrent comme affligé de quelque superfluité, telle qu'un goître ou une gibbosité.

La raison humaine est une plaisante chose dans votre bouche, comme dans celle de tout le monde. *Il a tort,* veut dire : *il ne pense pas comme moi. Il a raison,* signifie : *il est de mon avis.*

III

Dans le monde, chacun a trois caractères, celui qu'on a, celui qu'on croit avoir, et celui qu'on se fait.

L'amour naît de rien et meurt de tout.

. . . . . .

Mais au lieu de ces lignes qui me viennent, le soir, dans mon jardin, ou au bord de la mer *en fumant* (*Am Rauchen*) et que je vous confie, mes lecteurs, mes chers amis,

amis inconnus, comme je les penserais tout haut si l'un de vous était près de moi ; au lieu de ces lignes, je veux vous commencer une histoire pour laquelle il ne me restera à coup sûr pas assez de papier blanc ; mais que je vous continuerai le mois prochain. Vous aurez toujours le temps pour cette fois de faire connaissance avec mes personnages.

C'était dans une maison de la rue Vivienne, n° 8, je crois; il doit y avoir encore une terrasse au fond de la cour, sur cette terrasse est un logement composé d'un grand atelier de peinture et de trois petites chambres. Quand on est arrivé on a gravi sept étages, mais sept étages tellement longs, que chacun est coupé en deux par un carré. Aussi les habitants de la terrasse ne se faisaient-ils aucune faute de dire qu'ils demeuraient au quatorzième.

L'atelier avait à peu près dix-huit pieds de haut, et trente pieds en carré; il était

meublé de tableaux sans cadres et de cadres sans tableaux, de fauteuils en bois sculpté recouverts de velours pourpre et de chaises de paille, sans paille et sans dossiers; sur une table on voyait des assiettes du Japon de la plus grande beauté, dans lesquelles on avait mangé pour deux sous de fromage de Brie. Vous auriez difficilement trouvé un couteau, mais il y avait, accrochés aux murailles, des yatagans et des poignards à lames de damas et à poignée richement ciselée.

Un lit du temps de la renaissance, à colonnes torses, à rideaux de brocatelle ponceau et bleue, livrait aux regards trop curieux un mauvais petit matelas mince comme la main, et une vieille couverture de laine trouée.

Sur un chevalet, des habits de velours et de soie du temps de Henri III, sur un autre le seul habit du maître de l'atelier, noir, usé, râpé, blanc sur les coutures, amolli,

et ayant un air de désespoir et de découragement qui faisait pitié. Une porte ouverte dans un mur d'une formidable épaisseur, servait autrefois de communication entre l'atelier et une des trois pièces composant le reste du logement.

Mais à l'époque où se passe mon histoire, deux amis, qui s'étaient partagé l'appartement, avaient fait de l'espace compris entre les deux portes, une armoire appartenant à l'atelier ; du côté du logement, un clou fiché dans le mur et un lit de sangle placé en travers de la porte, la condamnaient suffisamment. Le lit de sangle était tout le mobilier de cette partie du logement, avec un gros chat qui dormait, et un buste de Corneille en plâtre. Le pauvre Pierre ! Je ne sais si c'était par hasard, mais il avait le haut de la tête enlevé, et sa tête servait d'*armoire* et de *caisse*. Par terre, plusieurs brochures de toutes couleurs.

Le maître de l'atelier était un peintre, celui de la chambre un comédien ; tout le logement appartenait au peintre qui hébergeait le comédien. Le peintre, marié depuis dix ans, avait une femme qui exerçait sur lui la plus sévère tyrannie, elle ne lui permettait ni le repos, ni la gaieté, ni le bruit. Elle ne pardonnait ni ne comprenait pas la plus légère erreur. Froide, calme, impassible, elle faisait payer cher à son mari le bonheur d'avoir une femme sage. Quand elle n'était pas là, lui et le comédien, auquel elle inspirait bien aussi quelque terreur et qu'elle ne voyait pas de trop bon œil, l'appelaient *la vertu même*. La manie du peintre Rodolphe Mélin était d'acheter tout ce qu'il trouvait *à bon marché*, de quelque nature que ce fût, prétendant toujours devoir en tirer plus tard d'énormes bénéfices, et ne pensant plus à revendre les objets une fois qu'il les avait entassés sur les ter-

rasses. A l'époque où commence ce récit, il était possesseur d'une lieue un quart de tuyaux de poêle qu'il comptait revendre avantageusement au commencement de l'hiver.

Le comédien n'avait aucun talent ; il avait lu tout ce qu'on a écrit sur la comédie ; il parlait sans cesse de l'*art*, reconnaissait son incapacité et s'accablait d'injures, après chacun de ses nombreux insuccès. Cependant il comptait sur le temps et sur la persévérance.

Ce jour-là, il rentra tard, il avait eu un *désagrément* réel, il n'avait qu'un rôle fort court et qui consistait à paraître avec une cuirasse de carton, et à dire : *C'en est fait, il est mort !*

Je ne sais comment la chose se fit, mais en entrant en scène, il s'était troublé, et il avait dit : C'en est mort, il est fait !

Cela avait excité plus de gaieté qu'il

n'est agréable d'en causer à un acteur tragique.

Il rentrait donc triste et abattu.

Mais ici finit mon papier.

IV

Histoire de Tant de charmes et de La vertu même.

Comme le comédien rentrait dans sa chambre, qu'il appelait ironiquement *Venise la belle,* le chat vint en miaulant se frotter contre ses jambes. *Thémistocle Pélissier* d'abord le repoussa d'un coup de pied, puis, le rappela. Viens, Joconde, lui dit-il, et pardonne-moi ; il me sied bien vraiment de faire

aujourd'hui le fier avec les chats, comme si je n'avais pas été au-dessous de la brute. Il prit le chat dans ses bras et le caressa. Certes, quand Dieu voulut descendre sur la terre, il choisit la figure de l'homme, comme la forme la plus humble et la plus misérable. Pélissier posa le chat à terre, et se dirigea vers un coin de son appartement où il avait déposé son souper ; mais l'assiette était vide et nettoyée avec une telle netteté, qu'il reconnut tout de suite la langue râpeuse de Joconde. Eh bien ! tu as eu raison, dit-il, tu as mangé mon souper ; tu as bien fait. Je devrais brouter l'herbe, tu as laissé ta pâtée ; je vais manger ta pâtée ; c'est encore bien bon pour moi. Tiens, couche-toi sur mon lit, et moi je coucherai par terre sur ton paillasson. Ont-ils assez ri ? J'ai cru que la salle en croulerait, et les applaudissements, et les trépignements et les *bis*. J'avais envie de me sauver, de sortir de scène

et de me jeter par la fenêtre de ma loge. *C'en est mort, il est fait !*

Et qui m'assure qu'*elle* n'était pas là ? Quand je me suis en allé, il m'a semblé que le portier riait. Les gendarmes riaient en quittant le théâtre. Tout riait. Le vent riait dans les lanternes, qu'il balançait avec un bruit strident. Les cochers de fiacre me criaient *gare* d'un air ironique. Enfin me voilà seul. Si je pouvais dormir !

Pélissier plongea la main dans la tête de Pierre Corneille, et en retira un bonnet de coton, qu'il mit sur sa tête. Puis, il revint à son lit, sur lequel, dans son premier mouvement, il avait mis la pâtée du chat pour en faire un souper que sans doute il n'eût pas mangé. Mais Joconde était enfoncé dedans jusqu'aux oreilles, et il n'en restait presque plus.

Pélissier, exaspéré de cette dernière mésaventure, prit l'assiette et le chat, et jeta le

tout par la fenêtre, sans l'avoir ouverte préalablement; c'est-à-dire à travers les vitres, qui se brisèrent avec fracas.

On frappa alors à la porte, devenue une armoire, qui communiquait de l'atelier à la chambre de Pélissier, et la voix de Rodolphe Mélin fit entendre: Ohé! maître Lekain, ne trouvez-vous pas ces fureurs d'Oreste un peu indues, quant à l'heure; et peu propres à favoriser le sommeil des gens?

Le nom de Lekain était une des facéties accoutumées de Mélin, qui n'en avait que cinq ou six, qu'il faisait reparaître à tour de rôle. Mais dans les circonstances où se trouvait Pélissier, il trouva la plaisanterie de mauvais goût et n'y répondit pas.

Eh! ne m'entends-tu pas? reprit Mélin en frappant plus fort, et en ouvrant celle des deux portes qui était de son côté.

Pélissier dérangea son lit, enleva avec les doigts le mauvais clou qui retenait l'au-

tre porte, et l'ouvrit de son côté. Comme te voilà fait! dit Rodolphe Mélin.

— Je te prierai à l'avenir, répondit l'acteur (si toutefois cela est une réponse), de m'appeler par mon nom de Thémistocle Pélissier, et de ne point me donner de ridicules sobriquets; je suis las de tes lazzi d'atelier, qui n'ont pas le sens commun.

Et il se mit à se promener dans sa chambre à grands pas. Et comme Mélin le regardait avec de grands yeux étonnés et riait de sa fureur, il serra les points et dit : C'est bien plaisant, va; ris, ris tout seul, ris tant que tu voudras, mais laisse-moi dormir. Ris donc, tu ne ris plus, ris donc, sois comme les autres de ce soir. Ris.

Rodolphe Mélin vit jour pour sa seconde plaisanterie, qui consistait à faire ce qu'il appellait des queues de mots, et il s'écria :

Ris, de veau cluse, ton habit mélec ture de sanglier, par les pattes éthique tac de

moulin à vent ture de sanglier par les pattes éthique tac de moulin à vent ture , etc.

Langage barbare et inintelligible qu'il scandait ainsi , quand il voulait être compris :

Ris de veau , Vaucluse , use ton habit , Abimélec , lecture , hure de sanglier , lié par les pattes , pathétique , tic tac de moulin à vent, aventure, hure de sanglier, etc.

C'était un genre de calembours sans fin qu'il avait inventé, et un abus de la dernière syllabe de son interlocuteur , auquel il se livrait des heures entières, avec une facilité et une volubilité désespérantes. Est-ce que tu ne soupes pas?

— Je viens de jeter mon souper par la fenêtre , avec Joconde qui l'avait mangé.

— *J'ai longtemps parcouru le monde, et l'on m'a vu de toutes parts*, fredonna Mélin. Je doute que l'autre Joconde ait jamais voyagé comme cela. Il y a une aile de volaille, que

je vais tâcher de prendre, si tu *n'as pas* toutefois réveillé *la vertu même*, qui a été toute la journée d'une humeur massacrante.

Rodolphe ôta sa robe de chambre pour ne pas réveiller sa femme par le frottement qu'elle faisait, disparut et revint bientôt avec l'assiette promise et une bouteille de vin entamée. Ce souper inattendu ne tarda pas à remettre un peu de calme dans l'esprit de Pélissier et le disposer à écouter avec une bienveillance plus marquée les paroles de son ami.

— Je t'ai attendu parce que je ne puis dormir ; je suis en proie à la plus violente agitation ; j'ai écrit à la dame de mes pensées, et toi, as-tu écrit à la tienne ?

— Oui, répondit Pélissier, et une lettre un peu bien, une lettre en vers.

— Tu fais des vers !

— A peu près, je m'en rappelle ; je prends un demi-vers ici, un vers et demi là, et je

recouds le plus proprement possible. Tiens, écoute. Et Pélissier prit sa voix de théâtre, c'est-à-dire une voix gutturale éclatante et éraillée à la fois, comme du cuivre fêlé.

Je ne puis plus lutter, et je vous rends les armes,
Les dieux mêmes voudraient céder à tant de charmes.

— Ouf, interrompit Mélin.

— *Je vous vis*, continua Pélissier.

Je vous vis, je rougis, je pâlis à *votre* vue.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler,
Je sentis tout mon cœur et transir et brûler.

. . . . . .

Vous voyez devant vous baigné de douces larmes,
Un malheureux vaincu, vaincu par tant de charmes.

— Encore *tant de charmes?* dit Mélin.

— Les bons auteurs en sont pleins, dit Pélissier, reprenant sa voix ordinaire, et Racine en regorge; et toi qu'as-tu écrit?

— Pas de si belles choses, mon ami Pé-

lissier, mais des choses qui promettent des résultats plus immédiats.

J'ai écrit que mademoiselle *Trois Étoiles*, était priée de venir chez MADAME Mélin, *madame*, tu entends, pour *s'entendre* avec elle pour la façon de diverses... chòses dont ladite madame Mélin a besoin. Et madame Mélin étant absente demain toute la journée...

— Et tu continues à ne pas savoir quel est l'objet de ton ardeur? reprit Pélissier.

Seigneur, reprenant la voix de cuivre,

Au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce doute funeste.

J'imiterai ta discrétion; mais ton audace me pique et je prétends demain m'introduire chez Aricie.

— Elle s'appelle Aricie?

— Non, c'est l'amoureux de la pièce à la-

quelle appartiennent les vers que je viens de dire. Tu appelles la tienne *Trois Étoiles*, j'appellerai la mienne...

— *Tant de charmes.*

—*Tant de charmes,* si tu veux ; mais je la verrai demain.

— Si tu savais comme elle est jolie, Pélissier, si tu voyais...

— O Mélin, mon bon ami !

Ou laissez-moi dormir, ou ne m'endormez pas.

Allez vous étendre près de *la vertu même.*

— Égoïste, dit Mélin, tu brûlerais la maison de ton ami pour allumer ta pipe, et tu lui refuserais ensuite du feu pour la sienne.

— Il est fâcheux que ces belles paroles ne puissent être empaillées, reprit Pélissier en poussant Rodolphe dehors, je les mettrais sur ma cheminée, pour faire pendant

au buste du grand Corneille. Puis il replaça le clou qui fermait la porte, et se mit à la fenêtre, où il resta pendant plus d'une heure les yeux fixés sur une fenêtre vis-à-vis de la sienne, où, à travers des rideaux de mousseline, et un réseau de liserons qui commençaient à ouvrir leurs fleurs roses et bleues à la fraîcheur de la nuit, on voyait vaciller la pâle lueur d'une veilleuse.

C'était là que demeurait la belle fille dont le comédien était amoureux.

Le lendemain, dès le lever du soleil, Pélissier, qui s'était endormi tard, fut réveillé brusquement par sa sonnette. Il passa à la hâte une longue redingote et des pantoufles, et ouvrit la porte à un homme porteur d'un paquet. Monsieur, voici votre gilet.

Pélissier fut abasourdi du coup.

En effet, à un mois de là, il avait confié à un teinturier dégraisseur, un gilet à nettoyer; on lui avait rapporté son gilet, et

Pélissier, n'étant pas en fonds, avait, pour ajourner le payement, donné une cravate à teindre ; quand on avait rapporté la cravate, il avait donné un pantalon tout neuf, puis après le pantalon, le gilet qu'il avait eu le temps de salir de nouveau ; chaque fois que le teinturier revenait, la somme à payer se trouvant plus forte et les ressources les mêmes, c'est-à-dire nulles.

Pélissier jeta autour de lui un regard de détresse, il n'y avait plus rien à donner au dégraisseur, et conséquemment pas de prétexte pour ne pas payer le mémoire. Un moment étourdi, égaré, il se baissa pour prendre ses bottes ; mais le teinturier ne pouvait rien faire à une paire de bottes ; il plongea le bras dans la tête de Pierre Corneille, mais il n'y trouva pas huit sous.

Ses idées étaient horriblement confuses ; le teinturier, debout, attendait en silence.

Thémistocle Pélissier eût voulu que la

maison s'abimât sur eux deux, mais tout à coup, il avisa sur le pied de son lit, la robe de chambre de Mélin, que le peintre qui s'en était dépouillé pour aller chercher le souper de Pélissier, n'avait pas pensé à remettre; c'était une fort belle robe de chambre de damas jaune. Pélissier la donna au dégraisseur pour qu'il la teignît en rouge et le congédia.

D'un autre côté, madame Mélin faisait un bruit affreux, elle ne trouvait plus *la moitié* d'un poulet qu'elle avait réservé pour le déjeuner. Elle voulait partir de bonne heure et il lui fallait maintenant aller chercher des provisions. Mélin s'était bien gardé d'avouer qu'il avait enlevé le poulet et laissait planer les soupçons de sa femme sur les chats les plus innocents. Madame Mélin, résignée, sortait avec son panier, lorsque Pélissier frappait à la porte officielle de l'atelier. A sa vue, madame Mélin laissa échapper un cri

d'étonnement et d'indignation. Ce n'était pas que Pélissier ne fût d'un aspect agréable. Il avait mis sa belle redingote verte à brandebourgs, des touffes de cheveux ramenées en avant dissimulaient les traces bleues du rasoir ; car Pélissier, comme plusieurs de ses confrères, se faisait par ce moyen artificiel un front que la nature lui avait refusé. Un col de chemise en papier à lettre sortait d'une cravate noire parfaitement pliée. Il avait ajouté à cette parure son lorgnon, quoiqu'il eût la vue excellente, et des éperons, quoiqu'il ne fût jamais monté à cheval de sa vie. C'étaient, les éperons, un luxe, et le lorgnon une infirmité qu'il ne mettait qu'aux grands jours, et quand il avait quelque projet en tête pour lequel il croyait avoir besoin de tous ses avantages.

Ce qui avait arraché un cri à madame Mélin, c'était la vue d'un plat que Pélissier tenait à la main ; elle avait reconnu son plat,

le plat dans lequel était, la veille, la *moitié* de poulet cherchée, regrettée depuis le matin.

Mélin feignit d'être entièrement occupé de sa toile.

— C'est donc à dire, M. Pélissier, s'écria madame Mélin, que vous dérangerez tout dans la maison? Voici deux heures que je cherche *mon poulet*.

Il n'y avait jamais eu en réalité sur le plat qu'une aile de poulet, quoique, depuis le matin, madame Mélin eût déploré la perte d'un demi-poulet, et qu'à ce moment elle reprochât un poulet tout entier au malheureux Thémistocle.

Mélin comprit que la réponse de Pélissier, quelle qu'elle fût, allait faire crever un nuage de colère, et pour l'empêcher de parler, il dit tout haut : — Où diable est ma robe de chambre?

— Sans doute dans la chambre de M. Thé-

mistocle, comme l'autre jour tes bottes, et mon parapluie, jusqu'à mon châle dont il fait un turban.

— Au moins il ne l'aura pas toujours mangée, ta robe de chambre.

Ce n'était pas le moment pour Thémistocle d'avouer qu'il l'avait donnée à teindre en rouge. Il haussa les épaules, ne répondit pas, prit les gants de Rodolphe Mélin, et descendit l'escalier en fredonnant : *Adieu Venise la belle.*

V

Où paraît mademoiselle ***.

La vertu même était sortie depuis plus de trois heures, et Rodolphe Mélin avait passé tout ce temps à chercher sa robe de chambre de damas jaune, sur l'effet de laquelle il comptait beaucoup pour la visite qu'il espérait recevoir. Il avait mis dans l'atelier un ordre inusité, et dans l'ajustement de sa personne des recherches incroyables. Il

cherchait encore, lorsqu'on frappa à la porte. Son cœur battit violemment, il jeta un coup d'œil au miroir, passa la main dans ses cheveux, et alla ouvrir. C'était elle, c'était mademoiselle *Trois Étoiles*, avec ses bandeaux de cheveux bruns, ses grands yeux doux et modestes, sa taille svelte et élégante. Elle demanda madame Mélin, sans paraître nullement étonnée de rencontrer *son époux*.

— Madame Mélin est sortie, mais elle ne tardera pas à rentrer, et elle m'a chargé de prier mademoiselle de l'attendre. Il lui offrit un fauteuil, s'assit lui-même et fut quelque temps sans parler, tout embarrassé de la sérénité de la belle fille. Certes, il avait mille fois depuis la veille préparé les discours qu'il lui tiendrait; mais dans toutes ses prévisions il n'avait pas fait entrer qu'elle ne le reconnaîtrait pas, et qu'il acquerrait la fâcheuse conviction qu'elle ne l'avait jamais remarqué. Il commença donc

par des lieux communs et en attendant que les idées et le courage lui revinssent, demanda à mademoiselle *** si on avait jamais fait son portrait, et affirma que ce serait une charmante chose à faire; ajouta qu'il y pensait depuis longtemps ; que même, la voyant souvent à sa fenêtre, il avait fait d'elle une petite esquisse assez ressemblante; que ce n'était pas terminé du tout, mais que cependant il allait le lui montrer. Il tira l'esquisse d'un carton et la fit voir à mademoiselle *** qui se sentit rougir d'aise de se voir si charmante ; puis tout d'un coup embarrassée de cette impression, elle demanda :

—Pensez-vous que madame... Mélin soit encore longtemps à rentrer?

—Oh! mon Dieu non, elle devrait être ici déjà, *j'espère* qu'elle ne tardera pas, peut-être est-elle dans l'escalier. A ce moment, Rodolphe se rappela qu'il avait laissé la clef à la porte, et que tout le monde pou-

vait entrer ; il feignit d'aller regarder par dessus la rampe de l'escalier s'il verrait monter madame Mélin qui était partie depuis trois heures pour Saint-Germain, d'où elle ne devait revenir que le lendemain ; et, en effet, pour aviser à retirer la clef adroitement ; mais à peine eut-il regardé à travers l'escalier, qu'il rentra dans l'atelier pâle et défait.

— Oh ! mon Dieu, mademoiselle !

— Eh ! qu'avez-vous donc, monsieur ?

— Mademoiselle, c'est que voici madame Mélin qui monte.

— Eh bien ! monsieur, tant mieux, puisque je l'attends.

— Elle monte, mademoiselle, elle monte.

— Mais, monsieur, qu'avez-vous donc ? Êtes-vous malade ? Vous arrive-t-il quelque chose ?

— Il ne m'arrive que ma femme, et c'est assez. Mademoiselle, sauvez-vous.

— Comment, monsieur, me sauver, et pourquoi me sauver? Madame Mélin m'écrit de venir chez elle, et me fait prier de l'attendre; elle rentre et elle me trouve à ses ordres, il n'y a rien là que de fort naturel.

—Vous ne comprenez pas, mademoiselle; mais au nom du ciel, allez-vous-en!

— Monsieur, dit mademoiselle *** en se dirigeant vers la porte, je le veux bien; mais je vais demander à cette dame l'explication de ce qui se passe.

— Gardez-vous-en bien, mademoiselle, vous et moi nous serions perdus.

— Mais, monsieur...

— Oh! mon Dieu, je l'entends; il n'est plus temps que vous sortiez, elle verrait que vous venez d'ici.

— Alors je vais rester.

— Ah! tenez, tenez, s'écria Mélin, comme illuminé d'une idée subite. Entrez

ici, cachez-vous ici ! Et il ouvrit l'armoire qui donnait chez Thémistocle.

— Mais, monsieur, je ne veux pas me cacher, je n'ai rien fait de mal, je ne me cacherai pas.

— Cachez-vous, mademoiselle, cachez-vous.

— Je ne veux pas me cacher, monsieur.

Mais la terreur de Rodolphe Mélin était si profonde, que mademoiselle *** commençait à en avoir pitié et qu'elle la partagea, quand à un coup frappé à la porte, elle le vit chanceler et perdre haleine ; alors, pâle et tremblante elle-même sans savoir pourquoi, elle se laissa pousser entre les deux portes et enfermer.

Madame Mélin, car c'était elle qui, ayant manqué la voiture, avait renoncé à son voyage et avait fait seulement quelques visites avant de rentrer, madame Mélin commençait à frapper plus fort. Mélin s'était re-

mis devant sa place, essayait de fredonner, mais sa voix chevrotait. Il cria : La clef est à la porte.

—Elle n'y est pas, répondit madame Mélin.

—Tiens, c'est toi, dit le peintre, et il alla ouvrir, puis sans regarder sa femme, se replaça à son chevalet et travailla en fredonnant pour dissimuler son trouble :

Les jésuites n'auront pas,
La tour de Saint-Nic... que nic... que nic...
Les jésuites n'auront pas,
La tour de Saint-Nic... que, Nic... que.., etc.

Sans jamais arriver à dire *Saint-Nicolas*, que l'oreille attend inutilement, ce qui ne tarde pas à être insupportable.

— Ah çà, veux-tu bien finir ta ridicule chanson ! s'écria madame Mélin impatientée ; mais que se passe-t-il depuis que je suis là, tu peins avec ta palette retournée, les couleurs en dessous.

— Tiens, c'est vrai ; c'est la joie de vous revoir, madame Mélin.

— Mais comme tu es tiré à quatre épingles, comme tu sens bon ; qu'est-ce que cela veut dire, tu as pris ma pommade ?

— Moi... ah ! oui, un peu,... c'est que... vois-tu... mais j'en ai pris fort peu. Est-ce que tu ne vas pas t'occuper du dîner ?

— Tu me laisseras au moins le temps de me reposer ; et d'ailleurs je n'ai pas besoin, je crois, qu'on me dise ce que j'ai à faire ; j'ai dit au traiteur en bas d'apporter à dîner pour que je n'aie pas à redescendre.

— Ah ! tu ne veux pas sortir...

— Non, certainement.

— Fais comme tu voudras.

— C'est bien mon intention.

VI

Pélissier rentra chez lui d'assez mauvaise humeur, mais momentanément adouci en retrouvant à la porte son chat qui vint à lui en faisant le gros dos, en ronflant et se frottant contre ses jambes.

— Tiens te voilà, Joconde ; eh bien ! je ne croyais guère te revoir ; à quelle gout-

tière t'es-tu accroché en tombant hier? Oui, ajouta-t-il, avec sa voix de cuivre:

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle
Ma fortune va prendre une face nouvelle;
Et déjà son courroux semble s'être adouci,
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.

Il ouvrit la porte et entra avec Joconde. — Eh bien! te voilà revenu chez toi, Joconde, te voilà dans cette opulente Venise. *Venezia la bella.*

Et il se mit à chanter:

Quand le devoir l'ordonne,
Venise, on t'abandonne,
Mais c'est sans t'oublier.

Il se promena dans sa chambre et reprit toute sa préocupation; il ouvrit la fenêtre et regarda celle de la voisine d'en face, *fermée!* Selon sa résolution, il était monté dans la maison en face, il avait frappé à une porte,

un monsieur avait ouvert. Monsieur, je cherche une demoiselle qui... qui... une demoiselle brune qui a des fleurs sur sa fenêtre.

— Ah ! la couturière.

— Oui, c'est pour une dame...

— La porte à côté.

— Merci, monsieur.

Il frappa, il n'y avait personne, et il alla se promener et revint deux heures après ; mais une portière centenaire, qu'il avait évitée la première fois, l'aperçut celle-ci et lui demanda où il allait : il répondit un nom de hasard d'une manière inintelligible, et monta l'escalier en courant ; mais on n'était pas rentré. Comme il descendait, la portière lui barra le passage. D'où venez-vous ? vous ne savez donc pas lire : *Parlez au portier*. Il y a un tas de gens qui s'introduisent comme cela... D'où venez-vous ?

— Je viens de chez la couturière.

— Elle n'y est pas, qu'est-ce que vous lui vouliez ?

— Ah ! dit Thémistocle, avec la voix de théâtre, mettant la main dans son habit et reculant d'un pas :

Je t'en ai dit assez, épargne-moi le reste,
Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste.

Quel âge avez-vous ?

— Qu'est-ce que ça vous fait ?

— Si vous êtes encore en vie quand elle rentrera, dites-lui que je suis venu pour la voir.

Il avait *croisé* dans la rue pendant plus d'une heure les yeux fixés sur la porte. Enfin de guerre lasse, il s'était décidé à remonter à *Venise*. Où peut-elle être ? se demandait-il, toute la journée absente ; j'ai eu tort de me moquer de la portière. Je ne joue pas ce soir, quoi faire ! *la vertu*

même est à la campagne. Je vais appeler Mélin. Il frappe à la porte de l'armoire.

— Ohé ! Raphaël !... Il n'entend pas.

Il tira le lit, arracha le clou et ouvrit l'armoire.

Il y trouva mademoiselle *Trois Étoiles* blottie, le visage caché dans les deux mains et baigné de larmes.

— Tiens, tiens, tiens, tiens ! le gas Mélin serre des femmes dans l'armoire, dit-il à demi-voix. Il prit l'inconnue par le bras et la tira dehors plus morte que vive; elle tomba à genoux les mains jointes.

— Oh ! mon Dieu, c'est elle, c'est *Tant de charmes*.

— Quoi, monsieur ! c'est vous ; oh ! je vous en prie, ayez pitié de moi, sauvez-moi !

Pélissier la fit asseoir sur son lit, la rassura, écouta l'explication de cette rencontre dans une armoire, lui fit croire qu'elle ne pourrait quitter *Venise* tant qu'il

ferait jour, à cause de madame Mélin et de ses fureurs ; il lui parla de son amour, retournant en prose tous les vers de tragédie dont il avait la cervelle farcie. *Tant de charmes*, je suis forcé de l'appeler ainsi, n'ayant jamais su son véritable nom, *Tant de charmes* fut toute glorieuse d'apprendre que son amoureux était un acteur ; elle ne connaissait rien de si beau, de si grand, de si noble qu'un acteur ; elle n'était guère allée au théâtre, elle y avait tout pris au sérieux. Depuis les malheurs de *l'ingénue* jusqu'à *la bravoure, la noblesse* et les beaux habits des *jeunes premiers*, un acteur pour elle, était un homme de tout point supérieur aux autres hommes. Du reste elle avait remarqué depuis longtemps Pélissier ; elle lui montra une lettre qu'elle avait toujours portée dans son corset. Pélissier lui demanda *sa main* en style emphatique et de la voix que vous savez ; elle lui

permit de venir la voir et s'en alla toute tremblante et tout orgueilleuse d'avoir inspiré de l'amour à un acteur, à un acteur qui allait l'épouser.

Quand il fut seul, Thémistocle se dit :

— Ah ! Raphaël, mon ami, votre *Trois Étoiles* n'était autre que *Tant de charmes*, et... mon futur honneur conjugal l'a échappé belle, pourvu qu'il l'ait échappé... Elle paraissait bien naïve et bien vraie.

A ce moment, de l'autre côté du mur, Mélin venait d'obtenir de sa femme qu'elle allât dans la chambre de Pélissier, qu'il avait entendu rentrer, voir si sa robe de chambre y était. Elle devait y être, il se rappelait l'y avoir laissée, elle ne pouvait être que là, il ne pouvait laisser sa toile à ce moment, et il avait froid ; pendant ce temps il espérait faire échapper la jolie captive. Pélissier, qui prêtait l'oreille, crut que madame Mélin allait venir, et fut saisi

de peur ; comment lui dire ce qu'il avait fait de la robe de chambre? Il crut l'entendre marcher sur la terrasse. La clef était à la porte, il se blottit dans l'armoire, où il tint la porte avec les deux mains.

A peine y était-il, que Mélin l'ouvrit de l'autre côté. Allons, mademoiselle, vite, sauvez-vous, nous n'avons pas un instant à perdre.

Je vous laisse, mes chers lecteurs, sur la stupéfaction de Rodolphe Mélin, quand il vit, de l'armoire où il avait enfermé la jolie couturière, sortir son honorable ami Thémistocle Pélissier.

Il resta semblable à ce brave homme qui, arrêté devant un escamoteur, consent à prêter sa montre pour un tour merveilleux, et qui, sur l'invitation du prestidigitateur, plongeant sa main dans le gobelet où il la mise, n'en retire qu'un oignon ou une queue de lapin.

VII

Parbleu ! s'écria le peintre. . . . .

. . . . . .

. . . . . .

On m'interrompt : Vous allez donc nous continuer cette histoire ?

— Je vais la finir. Mais pourquoi cette question faite d'un air aussi dolent ?

— C'est que je la trouve insupportable.

— Ah !

— Il n'y avait rien de si impatientant et de si ennuyeux que les romans que les journaux nous donnent hachés en feuilletons, mais vous les avez de beaucoup dépassés. Ils nous donnent un morceau tous les jours, vous donnez un morceau par mois. Les *Guêpes* ne sont pas un cadre à mettre des lambeaux de roman. Croyez-moi, laissez-là cette histoire ; l'intérêt n'y est pas déchirant, on ne s'en apercevra pas ; ceux qui s'en apercevront en seront ravis.

— Faut-il au moins que je dise à mes lecteurs ce que devinrent *Tant de charmes*, *Thémistocle Pélissier*, le peintre... et sa femme, la *vertu même*.

— Pour moi je n'y tiens guère ; faites-le en dix lignes au plus, si vous y croyez votre conscience intéressée.

— Ce sera bientôt fait. D'abord j'avais commis une grave erreur en disant que

j'ignorais le nom de la jolie couturière : elle s'appelait Julienne, et Thémistocle trouva ce nom ravissant.

Absolument comme si elle se fût appelée Joséphine ou Lodoïska.

Le comédien n'épousa pas Julienne, parce qu'il n'avait pas cru devoir satisfaire aux lois sur la conscription, et qu'on l'eût inévitablement inquiété à ce sujet s'il se fût présenté à la mairie. Elle n'en vint pas moins au bout de quelque temps habiter sa chambre, où elle fit régner un peu d'aisance. Thémistocle resta vaniteux et fainéant. Julienne travailla pour deux le jour et la nuit, tandis que lui allait dans les estaminets jouer au billard, orné des bagues de *Tant de charmes*. Comme le travail de cette pauvre femme ne suffisait pas aux dépenses de monsieur, elle se défit petit à petit de tous les bijoux et des robes qu'elle avait gagnés pendant qu'elle était fille. Thé-

BAYERISCHE STAATS-BIBLIOTHEK MUENCHEN

mistocle trouvant toujours son dîner prêt, ne demandait pas seulement comment il était venu. Pendant ce temps, la femme du peintre, qui laissait parfaitement sortir Rodolphe avec des trous aux coudes, mais qui était légitimement mariée, traitait la pauvre Julienne avec le mépris le plus insultant. Thémistocle n'eut bientôt plus aucun égard pour sa femme. Il lui déroba ses derniers bijoux pour les donner à une figurante. Au lieu de son nom de Julienne, qu'il avait trouvé si joli, il ne l'appelait plus que madame *Potage*. Un jour il disparut. *Tant de charmes*, après deux jours de recherches et d'angoisses, apprit qu'il s'était embarqué pour la Nouvelle-Orléans, où il avait obtenu un engagement, après avoir dépensé au café une partie des *avances* qu'il avait reçues pour son voyage. Madame Mélin, après une scène violente, lui ordonna de quitter sa maison, ne voulant pas plus longtemps

BAYERISCHE STAATS BIBLIOTHEK MÜNCHEN

retirer une *coureuse*, une femme qui n'était pas mariée. Ce dernier coup la rendit folle; la pauvre fille attendit le soir et alla se jeter à l'eau.

POUR NE PAS ÊTRE TREIZE.

Eugène Milbert à Félix Duport.

Lausanne.

Après-demain je serai à Genève, mon cher Félix. Je n'ai aucune raison de t'écrire cela, puisque j'arriverai presque en même temps que ma lettre; mais, vois-tu, je suis si heureux, que je ne puis plus longtemps contenir ma joie.

Depuis deux jours j'en dis bien quelque

chose aux fauteuils et à la pendule et au chat de la maison, mais cela ne me suffit pas, et je t'écris pour ne pas étouffer.

Adieu donc à la belle maison et aux meubles somptueux de mon oncle Éloi; adieu aux beaux fauteuils de velours rouge et au secrétaire d'acajou qui ornent ma chambre; adieu aux excellents dîners et aux vins de France!

Dans quelques jours, j'aurai une petite chambre sur les toits, meublée d'un lit de sangle, de deux chaises et d'une table; je dînerai au cabaret.

Mais je serai chez moi, et je *gagnerai ma vie*. Mot bizarre, mais énergique. L'homme, qui a fait Dieu à son image et qui prétend que c'est Dieu qui l'a créé à sa ressemblance; l'homme, qui se pare si libéralement de tant d'avantages; l'homme, le roi de la nature; l'homme, qui prétend que tout est à lui, et que tout a été fait pour lui; l'homme,

pour boire, manger et dormir, pour remonter les ressorts de sa misérable machine, pour mettre un peu d'huile dans ses rouages, est forcé de vendre les deux tiers de sa vie à un autre homme plus riche que lui. Ainsi, l'homme dont je vais être le secrétaire a d'abord sa vie à lui tout entière, puis celle de tous les malheureux comme moi qu'il emploie ; il a à lui chaque jour trente-six heures, et moi je n'en ai que huit.

Et je voyais tout le monde *gagner sa vie*, et je me disais : Mais je vole donc la mienne? Oh ! maintenant on ne fera plus rien pour moi qu'on ne me doive, je rendrai service pour service ; en mangeant, je ne serai l'obligé de personne ; en dormant, je ne devrai de reconnaissance à personne ; je serai libre !

Ah ! Félix, tu ne comprends pas ce mot ; tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir passé toute sa vie chez un bienfaiteur ; un

bienfaiteur ! je t'aurais bien vite dit ce qu'il vous donne ; mais s'il fallait te dire tout ce qu'on lui donne !

Ce repos dans ce lit qui est un bienfait, il faut le prendre, non quand j'ai envie de dormir, mais quand mon oncle a sommeil.

Mes goûts, il faut les cacher ; mes pensées, il faut les renfermer ; mes opinions, il faut les soumettre. Ah ! si tu savais tout ce qu'on fait de lâchetés pour un dîner, qu'on ne ferait pas pour des millions, quand on dîne si bien pour six sous.

Oh ! pourquoi mes parents ne m'ont-ils pas dit en me laissant si jeune et si seul dans la vie : Voilà une pioche, travaille à la terre, au lieu de me donner à cultiver l'héritage de mon oncle Éloi.

Mais, grâce à Dieu, tout cela va finir. *Je vais gagner ma vie.*

Voici comment cela est arrivé.

Il est survenu l'autre jour un étranger

chez mon oncle ; celui-ci, qui me traite toujours comme un enfant, lui dit : *Le petit* va vous mener voir la cathédrale. Tu connais Lausanne, nous avons pris cette rue en escalier couverte d'un toit qui conduit à l'église. Il y a un quart d'heure à gravir, puis, quand on est en haut, on voit, sur la porte, qu'il fallait prendre en bas M. *Bâche*, marguillier et teinturier, qui a les clefs.

L'étranger, à la façon dont mon oncle me traite, m'avait pris sans doute pour un domestique : hélas ! il ne pouvait me prendre pour rien de pire que pour un pauvre diable élevé par charité comme je suis. L'étranger me dit d'aller chercher M. Bâche. Un moment j'eus envie de quitter l'étranger, mon oncle, Lausanne, et de m'en aller à travers ces belles plaines vertes de la terre et ces belles plaines bleues du ciel, et de ne jamais revenir. J'allai cependant chercher M. Bâche : le teinturier n'avait pas

alors le loisir d'être marguillier et me donna les clefs.

Je remontai exténué. Le rustre qui m'avait attendu assis sur la terrasse trouva que j'avais été longtemps. Puis sans me laisser un instant pour respirer, il m'obligea de lui servir de cornac à travers l'église, et me fit les plus sottes questions sur chaque pierre et sur chaque morceau de bois. Je fus obligé de répondre bien des fois : *Je ne sais pas*, et lui, à chaque fois, répliqua : *C'est étonnant que vous ne sachiez pas.*

Cela m'impatienta de telle sorte, que je pris le parti de ne plus demeurer court et de lui faire une histoire en réponse à chacune de ses questions.

Dieu sait ce que je lui contai alors. Quand nous arrivâmes à la tombe d'*Harriet Canning*, femme de l'ambassadeur Strafford Canning, je lui dis que c'était la propre femme de mon oncle Éloi, et je l'entraînai comme

si je voulais éviter de renouveler un triste souvenir, et en réalité pour échapper à la plus triste obligation de répondre à ses questions sur chacun des coups de ciseau donnés par le statuaire.

Malheureusement, à dîner, il crut devoir parler à mon oncle de la magnificence du tombeau d'albâtre qu'il avait fait élever à madame *Éloi Milbert*.

Le soir, mon oncle me fit une grande avanie et me dit : C'est bien, jouez votre reste.

Le lendemain matin, il me fallut subir un long récit de tout ce que j'avais fait de mal depuis mon enfance, sans oublier une assiette cassée il y a dix ans, ni un pantalon déchiré il y en a douze : c'est sa manière de procéder. A chaque faute nouvelle, il me gronde à la fois de toutes celles que j'ai pu commettre dans toute ma vie ; la litanie commence invariablement par ceci : *A*

trois ans, votre père vivait encore, vous avez volé des pommes. A la liste de mes crimes succéda, comme toujours, celle de tous les bienfaits de mon oncle, et alors je sentis chacune des bouchées de pain que j'ai mangées chez lui, me revenir entre les dents amère et empoisonnée.

— Tout ceci va finir, me dit-il en terminant; vous partirez dans trois jours pour Genève. Il y a là un gros négociant qui a besoin d'un secrétaire; vous irez chez lui.

Et je pars demain, je dois passer par *Montreux* pour remettre une lettre à M. *Gautherot.* C'est, à ce qu'il paraît, un ami de mon oncle que je ne connais pas.

Ton ami,

Eugène MILBERT.

Eugène Milbert à Félix Duport.

Montreux...

Aussitôt que tu auras reçu cette lettre, tu iras de ta personne chez M. Saunders, négociant, la maison derrière les Bains des Bergues, et tu lui diras que M. Eugène Milbert, ton serviteur et le sien, ne pourra arriver auprès de lui que dans quatre ou cinq

jours. Fais cette course avant de lire le reste de ma lettre.

Je te suppose revenu de chez M. Saunders, tu peux maintenant écouter mon histoire. Avant-hier j'ai quitté Lausanne, ainsi que je te l'avais annoncé, avec six chemises, mon habit bleu qui serait le plus vieux des habits sans mon habit gris, une montre qui me vient de mon père, et un peu d'argent que m'a donné mon oncle en m'embrassant. Tiens, Félix, en me quittant, il m'a donné une foule d'avis dont je n'ai pas entendu un mot, car j'ai pris depuis longtemps l'habitude, quand je le vois prêt à gronder ou à conseiller, de choisir à l'avance un sujet de méditation susceptible de plus ou moins de développements, selon le plus ou moins de solennité de son exorde ; mais en me parlant de mon père il a pleuré, puis il m'a dit : *Vois-tu, Eugène, dans la vie, il ne faut compter que sur soi-même.* Vrai, je l'ai trouvé

tout à fait bon homme, et je n'ai pu reconnaître en lui le tyran qui a tourmenté ma jeunesse ; peut-être n'y a-t-il jamais eu entre nous qu'un quiproquo. Il est vieux, je suis jeune, chacun de nous prend à tort nos oppositions naturelles de sensations et d'idées pour une hostilité permanente. Rien ne rend tolérant comme le bonheur ; j'étais si content de le quitter, qu'il me semblait que j'aurais pu rester avec lui.

Je suis arrivé vers quatre heures à Montreux ; c'est un village qui, en venant de Lausanne, est à droite de la route qui côtoie le lac, et à quelques centaines de pas de cette route ; on y monte par un petit chemin hérissé de pierres. A l'auberge, j'appris qu'il ne passerait de voitures sur la route d'en bas que le lendemain à la même heure. Je me brossai et j'allai chez M. Gautherot. On lut la lettre de mon oncle, et on parut contrarié : « *Comment, il ne vient pas au-*

jourd'hui pour la fête de madame Gautherot, il l'avait si bien promis ! Ce n'est vraiment pas bien, etc. »

Pour moi, on me reçut froidement.

— *Monsieur est le neveu ?*

— *Oui, monsieur.*

— *Ah ! très-bien ; et vous allez... ?*

— *A Genève.*

— *Très-bien. Il a fait bien chaud aujourd'hui.*

Je me levai, je saluai et sortis.

J'allai commander mon dîner à l'auberge, puis me promener sur la terrasse de l'église.

C'est le plus ravissant endroit que j'aie vu de ma vie.

L'église, sans être tout à fait gothique, a tout le charme religieux de cet ordre d'architecture ; son clocher octogone se découpe, à une grande élévation, sur le fond vert d'une haute montagne.

On entre sur la terrasse par une voûte de *chèvrefeuille* qui commence à fleurir. Des deux côtés de la porte principale sont deux rosiers, un rose et un blanc. Entre les fenêtres à ogives s'élèvent des *jasmins* parsemant leur vert feuillage d'étoiles blanches parfumées; des *corchorus* avec leurs petites roses de couleur orange; une vigne folle qui monte jusqu'au clocher, et couvre de ses rameaux sombres une grande partie du bâtiment.

Au-devant est une belle pelouse émaillée de *boutons d'or* et de petites *marguerites* blanches, et de *vergissmeinnicht* d'un azur pâle.

Sur la pelouse s'élèvent des ébéniers avec leurs grappes de fleurs jaunes, des acacias qui ne sont pas encore en fleur, et des sorbiers dont la fleur est passée.

La terrasse est entourée d'un parapet à hauteur d'appui qui cache tous les terrains

qui vont en descendant jusqu'au lac, de sorte qu'elle semble sortir de l'eau.

A un des angles de la terrasse est un berceau de *charmes* et de *cerisiers* où est placé un banc sur lequel j'allai m'asseoir.

Là, je vis le soleil descendre entre les sommets neigeux des deux montagnes qui semblaient se croiser par leur base.

Il se couchait derrière un gros nuage du noir bleuâtre de l'encre ; le nuage avait une large frange d'or ; au-dessous s'élevait une vapeur orangée : celle des deux montagnes qui était le plus près de l'horizon était grise, la plus près de moi était noire.

L'intervalle qui séparait leurs sommets, en forme de cône renversé, était rempli de feu et de lumière.

J'étais absorbé par ce spectacle et par le calme du lac, lorsqu'on me frappa sur l'épaule : mon interrupteur n'était autre que M. Gautherot.

« Parbleu, me dit-il, voici assez longtemps que je vous cherche; on m'a dit à votre auberge que vous étiez allé vous promener, et je me suis mis à votre poursuite sur ce renseignement plus qu'incertain. Il faut absolument que vous veniez dîner avec nous. »

Je fus fort étonné de cette invitation qu'on aurait pu me faire plus poliment deux heures plus tôt, et je répondis que j'avais dîné.

« Non pas, me dit M. Gautherot, car j'ai fait ôter de la broche, à l'auberge, un poulet qu'on y avait mis pour vous, j'ai promis à madame Gautherot de vous amener, et vous viendrez. » Je fis encore quelques façons, et je me mis en devoir de suivre M. Gautherot.

« Ah çà, me dit-il, (nous passions devant l'auberge), il faut aller vous habiller, nous avons du monde; mais songez que vous n'avez que dix minutes. Je vais vous annoncer. »

Je montai à ma chambre, fort tourmenté : M'habiller ! Comme ces gens-là y vont ! m'habiller ! J'avais mis, pour porter la lettre, mon habit bleu que je considérais comme le meilleur : mon habit gris était dans ma malle, et depuis longtemps je ne le regardais plus, je l'en tirai machinalement. Je ne sais si les habits reprennent du lustre par le repos, ou si mon habit bleu avait perdu, sans que je m'en fusse aperçu, l'air cossu qui m'avait fait rejeter l'autre pour lui, mais mon habit gris me parut, non-seulement infiniment meilleur que je ne m'y attendais, mais encore de beaucoup mieux conservé que le bleu. Je le mis donc, et retournai chez M. Gautherot.

Il y avait beaucoup de monde chez M. Gautherot ; on fit peu d'attention à moi ; madame Gautherot répondit par une révérence à un compliment que je lui fis, et dit : « On n'attend plus que M. Rignoux. » On l'attendit

une demi-heure, puis un domestique apporta une lettre, par laquelle ledit M. Rignoux s'excusait de ne pas venir, sa femme était malade.

« Ah ! mon Dieu ! s'écria madame Gautherot, comment faire? »

Je ne compris pas bien cette interjection, il me paraissait n'y avoir à faire qu'une chose très-simple, c'est-à-dire de dîner sans M. Rignoux. M. Gautherot suivit sa femme dans une embrasure de fenêtre, et là ils eurent, à voix basse, une conversation animée, dans laquelle je ne tardai pas à m'apercevoir que j'étais pour quelque chose ; cela m'embarrassa, et je commençai à regretter fort le poulet que j'avais laissé à l'auberge.

A ce moment une jeune fille traversa la salle, et vint parler bas à madame Gautherot; c'était cette belle jeune fille dont je t'ai parlé il y a un an, que j'avais vue à la

cathédrale de Lausanne, dont la vue m'avait si fort troublé, que j'avais revue ensuite, pendant un mois, presque tous les jours, au *Signal*, sur cette plate-forme de laquelle on voit sous ses pieds la ville avec ses tuiles rouges. Un jour je l'avais aidée à descendre une côte rapide et glissante, car elle n'était accompagnée que de gens âgés qui ne pouvaient la secourir en cette circonstance ; depuis, je la saluais en la voyant, et je lui adressais quelques mots ; puis elle était partie, et je ne l'avais plus revue que dans mes rêves. C'était elle, avec ses grands yeux bleus, sa taille svelte, son cou flexible, sa démarche gracieuse et aisée.

On la mit en tiers dans la conversation qui se tenait dans l'embrasure de la fenêtre ; je ne tardai pas à l'entendre rire en disant : — Allons, ma mère, tranquillisez-vous, je me charge de cela.

Elle disparut quelques instants, puis ren

tra, et, traversant le salon, vint droit à moi. « Monsieur, me dit-elle, voulez-vous m'accorder un entretien de quelques instants ? »

Je m'étais levé à son approche ; elle me fit signe de m'asseoir, et prit un fauteuil à côté du mien. « Voici, monsieur, de quoi il s'agit : ma mère ne peut se faire à l'idée d'un dîner où l'on se trouverait treize à table ; monsieur votre oncle devait compléter le nombre de quatorze, avec ces autres jeunes gens que vous voyez. »

Et, d'un coup d'œil malicieux, elle me fit remarquer que pas un des convives n'avait moins de cinquante ans. Il n'est pas venu, et nous nous sommes trouvés réduits à treize ; c'est pour cela, et pour cela seul, qu'on a été vous chercher ; vous n'êtes pas ici comme jeune homme, on n'en reçoit pas dans la maison ; comme homme aimable, on n'a pas encore pu en juger, mais bien comme quatorzième.

« Voici maintenant que M. Rignoux ne vient pas ; de quatorzième que vous étiez, et comme tel digne de tous les égards, vous êtes retombé à l'état de treizième, et, en conséquence, à l'état de mauvais présage, d'araignée rencontrée le matin, ou de corneille vue à gauche.

« Il a d'abord été question de vous renvoyer *par un moyen adroit,* mais on n'a pas trouvé de *moyen adroit*.

— Mademoiselle, dis-je assez bêtement, je suis prêt à me retirer...

— Votre réponse a tellement peu le sens commun, me dit-elle avec un léger mouvement d'impatience, que j'ai presque envie de vous laisser partir. On a abandonné ce projet, mais on lui a fait succéder celui de me faire dîner dans ma chambre. J'ai montré moins de résignation que vous, et j'ai demandé à ma mère la permission de faire mettre une petite table auprès de la grande,

où nous dînerons, vous et moi, comme les deux plus jeunes, si toutefois ce projet n'a rien qui choque votre susceptibilité ; par ce moyen, ils ne seront que onze, et éviteront, sinon le danger, du moins la peur de *mourir dans l'année*.

Elle me quitta sans attendre ma réponse, et alla dire à sa mère que j'acceptais. Madame Gautherot, rassurée, vint à moi, et me dit :

« Ma fille vous a avoué ma faiblesse, monsieur ; je suis bien reconnaissante de votre obligeance de ne pas trop vous moquer de moi.

« Messieurs, dit-elle en se tournant vers ses autres invités, M. Rignoux ne vient pas, nous allons dîner. Monsieur Morel, donnez-moi le bras. »

On passa dans la salle à manger, on avait dressé notre petite table ; madame Gautherot se chargea de l'explication. Fanny, quoi-

qu'elle m'eût parlé un peu plus familièrement qu'on ne fait à un homme qu'on n'a jamais vu, n'avait cependant fait aucune allusion à notre rencontre à Lausanne. Vers le milieu du dîner, on commença à causer bruyamment. Alors seulement j'osai lui dire :

— Vous rappelez-vous, mademoiselle, Lausanne et sa cathédrale, et le Signal, et la maison de Forestier, et ses colonnes de bois, sous les acacias en fleur?

— Oui, dit-elle, et aussi le lac que l'on voit sous ses pieds, borné par des montagnes au sommet neigeux; le lac d'un bleu foncé à l'ombre, et blanc comme un miroir sous les rayons ardents du soleil.

— Et, dis-je, les beaux platanes au-dessus des bancs du Signal, et les forêts vertes pleines de violettes et de fraises?

— Oui, dit-elle, et plus que cela, les riantes et libres pensées qui s'exhalaient de

toutes ces choses. Pensées, ajouta-t-elle tout bas, comme se parlant à elle-même, qui se sont fanées avec les violettes, et qui n'ont pas refleuri avec elles et ne refleuriront plus.

Elle resta alors comme absorbée, et son visage fut longtemps sans reprendre son habituelle expression de malice. Nous fûmes quelque temps sans parler; on se leva de table, et, de la soirée, je ne me trouvai plus auprès de Fanny.

Le soir, madame Gautherot me demanda quand je partais. Je répondis, presque sans savoir pourquoi ni comment, que j'attendais une lettre de mon oncle.

« Eh bien! me dit-elle, si vous voulez demain entendre une messe avec de la musique, nous vous donnerons une place dans notre banc. »

Tu comprends, mon cher Félix, que je ne puis partir sans faire une impoli-

tesse à cette bonne femme, et d'ailleurs on m'a beaucoup parlé de l'orgue de Montreux.

Adieu, tout à toi.

Eugène MILBERT.

VIII

Le dimanche, Eugène était de bonne heure sur la plate-forme de l'église. Fanny arriva également avant l'heure du service divin ; elle était avec sa mère. Eugène s'approcha d'elles pour les saluer, mais au même moment madame Gautherot fut abordée par des femmes de sa connaissance qui l'emmenèrent dans un coin de la terrasse pour lui parler bas.

Fanny, restée seule auprès d'Eugène, lui dit : « Monsieur Milbert, j'ai peut-être été hier bien familière avec vous ; mais vous ne vous en étonnerez pas quand je vous aurai dit que je vous connais depuis longtemps, que le hasard m'a fait connaître toute votre histoire, et qu'une certaine conformité entre vos chagrins et les miens m'a toujours inspiré de l'intérêt pour un jeune homme que, selon toutes les probabilités, je devais ne revoir jamais ; je vous ai revu, vous avec qui je n'avais jamais causé de choses plus intéressantes, que des chances de beau temps et de pluie pour le lendemain ; je vous ai revu comme un ancien ami. D'ailleurs notre rencontre à Lausanne a eu lieu à une époque où j'étais bien heureuse.

— Eh quoi ! mademoiselle, reprit Milbert, cette gaieté qui vous rendait si charmante hier soir...

Pendant l'office, Milbert regarda beau-

coup Fanny, mais sans rencontrer une seule fois ses regards. Seulement, lorsqu'on dit le psaume *Jubilate Deo : Vous tous, les habitants de la terre, jetez des cri des réjouissance à l'Éternel !* elle leva les yeux au ciel, et deux grosses larmes tombèrent sur le livre qu'elle tenait à la main. Hélas ! pensait-elle, de quoi ai-je à remercier Dieu ?

Le lendemain, on alla pêcher à la ligne dans le lac. Eugène fut invité au dîner, qui se composait en partie de la pêche commune. Après le dîner, on alla promener sur la terrasse de l'église. Là il parla encore à Fanny de leur rencontre au *Signal de Lausanne*.

— J'y suis retourné bien des fois depuis votre départ, lui dit-il.

— Monsieur Milbert, dit-elle, je cause avec vous comme peut-être je ne le devrais pas faire ; mais tous les gens qui m'entourent sont si heureux, que je ne me sens de confiance pour aucun. Vous, vous êtes livré

sans appui à toutes les chances de la vie, moi, on me fait d'un seul bond passer par-dessus toutes les rêveries et toutes les joies de la jeunesse; on me marie à un homme plus âgé que mon père.

— Vous! s'écria Milbert.

— Dans quatre mois, dit-elle.

Ils restèrent tous deux silencieux.

— Où allez-vous? dit-elle un peu après, et que comptez-vous faire?

— J'allais à Genève pour occuper une petite place; mes parents ne m'ont donné d'autre profession que d'attendre l'héritage de mon oncle, et je vous assure que c'est une triste chose!

— Je prierai quelquefois pour vous; pour moi, on ne peut même pas prier pour moi, car ma vie est fixée et renfermée dans d'étroites limites; j'ai tiré mon billet, et il est noir; que le ciel vous en réserve un meilleur!

— Mais ce mariage est-il donc...?

— Parfaitement décidé; le contrat est fait et signé.

— Ainsi donc, je ne vous reverrai plus?

— Au contraire, il y a des raisons qui nous feront nous rencontrer.

— Votre futur mari habite-t-il donc Genève?

Fanny le regarda avec l'air d'un grand étonnement et ne lui répondit pas. On rentra à la maison; Eugène salua la famille Gautherot et retourna à son auberge.

Le lendemain, il fit une visite pour ses adieux, et demanda si l'on avait des commissions pour Genève : il partait le surlendemain. On le retint à dîner, puis on fit de la musique. Fanny chanta, tandis que sa mère l'accompagnait sur le piano.

« Quel air ravissant! dit Milbert; comme il berce doucement l'âme! comme il l'assoupit dans de riantes rêveries!

« Jouez-le donc encore une fois que je le retienne. »

Madame Gautherot et Fanny recommencèrent. Milbert essaya à son tour. Mais ce n'était pas cela, on recommença encore. Fanny était debout derrière le fauteuil de sa mère et à sa droite. Milbert était dans la même position, mais de l'autre côté; et elle rendit cette chanson allemande dont le sens est :

« Toutes les magnificences de la nature,
« le silence imposant de la nuit, les odeurs
« des fleurs, les rayons pâles de la lune à
« travers les panaches verts des arbres, les
« étoiles, fleurs de feu semées dans le ciel,
« les lucioles, fleurs de feu semées dans
« l'herbe, tout cela a été créé pour rendre
« le monde digne de l'homme au moment
« où, pour la première fois, il dit à une
« femme : *Je t'aime*, mot formé d'un céleste

« parfum de l'âme, qui s'exhale et monte « au ciel avec les parfums des fleurs, « moment, le seul dans sa vie, où il est « roi, où il est dieu, moment qu'il paye « et expie par toute une existence de re- « grets amers.

« Ce moment, c'est le prix de toutes nos « misères. »

Fanny avait chanté avec une expression de douce tristesse. Eugène répéta le couplet avec enthousiasme; leurs yeux se rencontrèrent, et se donnèrent *un long baiser d'âme;* leurs mains, posées sur le dossier du fauteuil de madame Gautherot, s'étreignirent convulsivement.

La servante apporta de la lumière, et il leur sembla que leur temple d'ombre et de mystère se dissipait.

Milbert se retira de bonne heure et passa la nuit à écrire à mademoiselle Gautherot; il lui *avouait* son amour.

Le lendemain, il voulut lui glisser son épître, mais elle lui dit : « Qu'on vous croie parti, et revenez à minuit sous la fenêtre du jardin. »

IX

Il fit ses adieux, retourna à son auberge et s'enferma dans sa chambre jusqu'à minuit, la tête tellement remplie de pensées diverses et contradictoires, qu'elles ne faisaient dans sa tête qu'un tumulte confus, qui ne lui permettait d'en suivre aucune. A minuit il était sous la fenêtre du jardin qui ne tarda pas à s'ouvrir. « Est-ce vous? lui dit Fanny d'une voix tremblante.

— Oui.

— Eh bien ! écoutez-moi.

— Quoi, d'ici ?

— Et d'où donc ?

— Laissez-moi monter dans votre chambre.

— Pourquoi ?

— Parce que j'entends des pas ; parce qu'il pourrait passer quelqu'un ; parce qu'on me verrait.

Et, sans attendre de réponse, il s'élança après le balcon et entra dans la chambre de Fanny.

Fanny fut quelques instants sans pouvoir parler. Milbert lui montra la lune qui se levait derrière les arbres, et les étoiles qui brillaient au ciel, et lui dit : Rappelez-vous la chanson : « Tout cela a été « créé pour rendre le monde digne de « l'homme au moment où pour la première

« fois, il dit à une femme : *Je t'aime.*

« Ce moment, c'est le prix de toutes nos misères. »

— Fanny, je vous aime.

— Et moi aussi, Eugène, dit-elle, je vous aime, et il y a bien longtemps ; et quand, ces jours derniers, vous me rappeliez nos rencontres à la maison du forestier, j'en retrouvais dans mon cœur jusqu'aux moindres circonstances.

— Et moi, dit Eugène, depuis ce temps-là, je n'ai pu séparer votre souvenir d'aucune de mes pensées, il était au fond de toutes mes actions, et bien souvent à mon insu ; c'est depuis que je vous ai vue, c'est depuis que je vous aime, que j'ai senti tout ce que pesait le joug des bienfaits de mon oncle, que j'ai rêvé la liberté et l'indépendance ; votre premier regard a fait éclore en mon âme la fierté et le courage, et toutes les nobles passions.

— Tant mieux si vous avez du courage, car nous en aurons besoin.

— O Fanny ! aimé de vous, je ne connais rien d'impossible, toutes les difficultés qui m'effrayaient à mon entrée dans la vie ne me paraissent maintenant que me préparer des triomphes.

— O mon Dieu, dit Fanny en levant ses beaux yeux au ciel, pardonnez-moi et secourez-moi.

— Le ciel me protége, puisqu'il m'a fait vous rencontrer.

— Et moi aussi, je me sens du courage ; d'abord, ce mariage contre lequel je n'avais jusqu'ici que des larmes cachées et de la résignation, il n'aura pas lieu ; je saurai dire *non*, même au pied de l'autel.

— Et moi je vais retourner à Lausanne, je vais me jeter aux genoux de mon oncle.

— De votre oncle !

— Il a promis à mon père mourant...

— Mais, insensé! ne savez-vous donc pas que c'est votre oncle que je dois épouser?

— Mon oncle!

— Lui-même.

— On ne m'en a rien dit, voilà pourquoi on m'éloignait de Lausanne.

— Et voilà une des causes pour lesquelles je m'intéressais à vous, pour lesquelles je vous aimais, pauvre enfant! Mon père avait exigé de votre oncle qu'il me reconnût dans le contrat des avantages qui vous déshéritaient plus d'à moitié. J'aurais été pour vous un sujet de haine, vous, dont je serais si heureuse de faire le bonheur, que je ne sais pas si je puis avoir d'autre bonheur que le vôtre. D'abord, je n'ai pensé qu'à obtenir votre amitié, qu'à vous faire comprendre combien c'était contre mon gré que je vous faisais du tort, qu'à ne pas vous vous laisser croire que j'avais un bonheur fait de votre malheur.

— Mon oncle ! murmurait Milbert atterré ; mais que faire alors ?

— Nous y penserons. Pour moi, je vous promets que je ne l'épouserai pas, et que je me garderai pour vous. Il est tard ; il faut nous séparer. Quittez votre auberge dès le jour, et allez vous cacher dans quelque maison sur la route ; vous reviendrez la nuit prochaine à la même heure. Je n'ai pas besoin de vous dire de penser à moi, n'est-ce pas ? Pensez à nous, songeons à ce que nous avons à faire. Nous connaissons notre but, convenons du chemin qui doit nous y conduire, et ensuite marchons sans regarder derrière nous. Adieu.

La nuit suivante, mademoiselle Gautherot et E. Milbert agitèrent cents projets différents, dont aucun ne fut adopté.

Il n'y a qu'un point sur lequel ils n'hésitèrent pas : c'est qu'ils s'aimaient, qu'ils ne pourraient vivre l'un sans l'autre, qu'il

fallait qu'ils fussent unis, et que rien ne leur coûterait pour arriver à ce but. « Je n'épouserai pas votre oncle, disait Fanny ; depuis que je me suis avoué à moi-même, et que je vous ai dit que je vous aime, j'ai trouvé les raisons de cette répugnance si forte que j'avais pour ce mariage, sans en pouvoir dire les causes. On dit qu'il y a de malheureuses femmes qui se vendent pour avoir du pain, on n'a pour elles que des paroles de mépris ; comment alors appellera-t-on toutes ces femmes que le monde honore, et qui se vendent, non pas pour avoir du pain, mais pour avoir un plat de plus sur une table déjà somptueuse, non pour avoir des habits, mais pour se faire donner des diamants ! »

Milbert revint le lendemain, puis encore le jour suivant, puis ce fut une habitude ; Fanny ne lui disait plus : « Venez. » Et il ne disait plus : « Je viendrai. » Mais elle

ouvrait sa fenêtre à minuit, et Milbert montait au balcon et restait près d'elle jusqu'aux premières lueurs du crépuscule, à parler de leur amour et de leurs projets. Une nuit, ils entendirent un bruit de pas du côté du jardin, comme Milbert venait d'entrer ; il se hâta de souffler la veilleuse qui éclairait faiblement d'ordinaire la chambre de Fanny. La personne qu'ils avaient entendue passa, et Fanny, dans l'ombre, fut obligée de tendre la main à Milbert pour le guider près d'un fauteuil ; il ne quitta plus cette main. Ils restèrent sans se parler. On aurait entendu le battement de leur cœur. Fanny laissa tomber sa tête sur sa poitrine ; leurs cheveux se touchèrent et tous deux frissonnèrent d'une commotion électrique ; et tout le reste de la nuit on n'eût entendu que des soupirs, des gémissements, des paroles entrecoupées...

A peine les étoiles commencèrent à s'é-

teindre que Fanny dit à son amant : « Mon bien-aimé, je suis à vous ; cela me donne bien des droits ; vous ferez ce que je vais vous dire ; vous allez quitter dès aujourd'hui votre retraite, et aller à Genève pour occuper cette place qui vous est offerte. Vous avez vingt-deux ans, je n'en ai que dix-huit ; j'attendrai que par votre travail vous vous soyez mis en mesure de me demander à mes parents ; je vous attendrai aussi longtemps qu'il le faudra ; mais cependant nous ne devons pas perdre un seul jour qui puisse être employé pour notre réunion ; vous n'entrerez plus dans cette chambre que comme mon époux aux yeux des hommes, ainsi que vous l'êtes aujourd'hui devant Dieu. Allez, ne comptez pas sur votre oncle, qui peut vivre vingt ans encore, ou vous déshériter, ou se ruiner. Je vous écrirai quand je le pourrai, pour vous dire que je vous aime, que je vous attends, que je me garde

pour vous, afin de vous donner du courage dans les jours difficiles. Adieu, mon bien-aimé, mon mari, adieu. »

Eugène parlait de revenir encore une fois avant de quitter Montreux ; il supplia. Fanny fut inflexible... Il lui donna pour écrire l'adresse de Félix Duport, et le lendemain matin il arriva à Genève.

X

Il descendit chez Félix Duport, et là après un examen attentif fait par les deux amis, il fut décidé que l'habit gris, qui à Montreux avait été préféré à l'habit bleu, lui était devenu tout à fait inférieur, par suite des corvées de nuit qu'avait faites ledit habit gris, en montant et en descendant par les fenêtres pendant les derniers jours passés à Montreux.

On mit donc l'habit bleu pour aller chez M. Saunders. La place promise à M. Éloi Milbert pour son neveu était occupée. M. Saunders avait attendu patiemment pendant quinze jours ; mais il lui avait été impossible d'accorder un plus long délai ; il avait écrit à Lausanne, et l'oncle Éloi lui avait répondu qu'il ne savait pas ce qu'était devenu son neveu, qu'il le remerciait beaucoup d'avoir attendu si longtemps, qu'il le suppliait de lui donner des nouvelles dudit neveu aussitôt qu'il le verrait, car on doit finir par arriver de Lausanne à Genève, quelque industrie que l'on ait pour allonger les chemins. Il ajouta à cette prière celle de ne pas parler à Eugène de la sollicitude de son oncle.

Eugène Milbert, comme il se l'avouait parfois à lui-même, s'exagérait de beaucoup les *sévérités* de son oncle. Éloi Milbert, à cinquante ans, se croyait encore un jeune

homme : cela explique le peu d'importance qu'il pouvait accorder à un jeune garçon de vingt-deux ans qui lui semblait un enfant. Eugène, de son côté, s'accordait trop libéralement cette importance qui lui était refusée, se considérait comme un homme mûr, et trouvait son oncle décrépit. L'oncle, ancien ami de M. Gautherot, avait obtenu la main de sa fille. M. Gautherot avait été séduit par les avantages d'argent que cette union apporterait à Fanny.

Les parents, et je parle des plus tendres, quand il s'agit du bonheur de leurs enfants, leur imposent, de la meilleure foi du monde, ce qui ferait leur bonheur à eux-mêmes, sans essayer même de se rappeler ce qui l'aurait fait quand ils avaient l'âge, les illusions et les passions qu'ils n'ont plus.

Éloi Milbert ne voyait pas sans quelques remords que, par son mariage, il enlevait à son neveu une grande partie de l'héritage

sur lequel il devait compter ; il ne voulait pas l'avoir pour témoin de ce qu'on pouvait, à la rigueur, appeler une folie ; il pensait tout concilier en lui donnant les moyens de se *faire un avenir*, en lui faisant apprendre le commerce, et en lui donnant, plus tard, un petit capital, quand il aurait acquis les connaissances nécessaires pour le faire prospérer. D'ailleurs ne pouvait-il pas arriver qu'il eût un enfant? Et alors il fallait au moins qu'Eugène eût un état qui ne lui permît pas de tomber dans le besoin. En attendant, il ne fallait plus le bercer dans l'habitude de l'aisance, et dans l'espoir d'un héritage qui allait lui échapper. M. Saunders lui promit de tâcher de lui procurer de l'occupation.

Eugène se retira triste et embarrassé. Il ne voulait pas avoir recours à son oncle, au moment où il venait de lui enlever sa future femme ; il vendit sa montre, loua une man-

sarde, paya d'avance le loyer de quinze jours, et passa ses journées, en attendant une place, à écrire à Fanny de longues lettres qu'il n'avait aucun moyen de lui faire parvenir.

Fanny Gautherot à Eugène Milbert.

Je pense à vous, et je ne pense qu'à vous. Il n'y a pas un coin de cette maison où je ne vous retrouve. J'ai mis dans ma chambre cette petite table sur laquelle nous avons dîné ensemble. J'ai toujours dans de l'eau fraîche quelques branches du chèvre-feuille qui couvre l'entrée de la terrasse de l'église. Votre amour m'entoure comme une autre atmosphère. Je passe à travers la vie

sans en rien sentir. J'ai été plongée dans l'amour comme le héros grec dans le Styx ; comme lui, je suis invulnérable.

Votre oncle est venu et a passé la journée ici. J'ai une peine horrible à ne pas le brusquer, et je ne suis pas bien sûre d'y réussir. On a parlé de votre passage ici, sans y attacher aucune importance. Je ne sais si vous êtes comme cela, vous autres hommes ; mais pour nous, quand nous aimons, il n'est rien qui excite notre mépris et notre haine comme l'amour d'un homme qui nous déplaît. Il nous serait impossible de trouver plus de dédain pour un voleur et un faussaire ; c'est la note la plus haute de notre gamme. Un homme qui ne nous plaît pas est le plus criminel des hommes, et, si on nous eût confié la rédaction du code pénal, ce crime eût été placé entre l'empoisonnement et le paricide.

Ma mère m'a fait beaucoup de reproches.

J'ai jeté, en ballon perdu, quelques paroles contre ce mariage ; mais elles ont été si mal accueillies, que c'est un moyen sur lequel il ne faut pas compter, que de tâcher d'attirer ma mère dans notre parti. Votre oncle m'a parlé des embellissements qu'il a fait faire pour moi à sa maison de Lausanne. Il m'a consultée sur plusieurs choses, et comme j'éludais de donner mon avis, pour qu'il ne puisse pas dire plus tard que j'ai jamais consenti moi-même à ce ridicule mariage qu'il a inventé de complicité avec mes parents, il a beaucoup insisté pour savoir de quelle couleur je voulais que fût tendu le salon. Ma mère s'est mêlée de la conversation, et m'a pressée aussi. J'ai d'abord eu envie d'imiter la princesse du conte de Peau-d'Ane, qui demandait à son beau-père amoureux d'elle, une robe *de la couleur du soleil*, et d'imposer à M. Éloi des prouesses qui pussent empêcher ou du

moins retarder mon mariage. Mais j'ai fini par dire que j'avais vu, dans le temps, à Genève, un salon qui m'avait paru *ravissant*, que je ne me rappelais pas bien comment il était, mais que j'écrirais à l'amie chez laquelle je l'avais vu. C'est sous ce prétexte que j'ai en ce moment la liberté de m'entretenir avec vous. Plaisanterie à part, je vois, avec une sorte d'effroi, qu'il me faudra bientôt me prononcer hautement contre ce mariage; mais quoique je voie d'ici tout ce que j'aurai à essuyer de reproches, de bouderies, de persécutions, je ne céderai pas, et je me conserverai pour mon bien-aimé.

Adressez vos lettres à mademoiselle Élisabeth, chez M. Gautherot.

FANNY.

Eugène Milbert à Fanny Gautherot.

Votre lettre est arrivée bien à propos, mon cher ange ; j'étais dans un jour d'abattement et de morne tristesse. Depuis que je vous ai quittée, rien ne me réussit ; il semble que, dans la vie que je mène, je sois en proie à un de ces rêves, où, en face d'un ennemi, le cœur plein de colère, on se sent les bras mous, languissants et sans force,

et l'on porte des coups inertes avec une épée qui prend tout à coup la légèreté d'une plume ; mais, à la seule vue de ces caractères tracés par votre main, je me suis senti fort et déterminé, comme quand j'étais à Montreux. Ce papier sur lequel vous écrivez, et que vous renfermez sans doute avec votre linge, a cette douce et vague odeur que l'on respire auprès de vous, et qui semble être votre haleine ; avec ce talisman, j'ai retrouvé tout mon courage, et je vais dès demain faire, sans hésiter, une démarche qui m'était désagréable. On dit que le sentier de la vertu est étroit, et il semblerait que je veuille arriver au bonheur par une grande route pavée et bordée d'ormes : je ne me laisserai plus donner par vous l'exemple de la résolution.

J'ai ri de votre idée de prendre mon oncle Éloi au mot dans ses airs d'Amadis, et de le mettre à l'épreuve. S'il vous faut répon-

dre relativement au salon de votre amie, il y a, dans Rabelais, trois lignes qui peuvent venir à votre secours ; les voici :

« Dont, par iuste perspectifue, yssoit une couleur innommée qui resiouyssoyt merueilleusement les yeulx des spectateurs. »

Demandez à mon oncle une tenture *précisément* de cette couleur. Cela nous donnera tout le temps dont nous avons besoin.

Écrivez-moi, mon cher ange, aussi souvent que vous le pourrez, et répétez-moi sans cesse que, quoi qu'il arrive, vous vous garderez pour moi, non pas que je doute de vous un seul instant...

Ah ! pourquoi vous mentir ? Pourquoi vous cacher ce que je souffre, quand vous seule possédez le secret de ma guérison ? Hélas ! je ne suis pas un moment sans penser à tout ce que l'on me prend de vous. Et puis j'énumère les efforts que l'on fera pour vous

décider. Vous êtes préparée contre la colère et les menaces ; mais serez-vous aussi forte contre les prières et les larmes ? Et qui sait combien de temps, combien d'années encore il s'écoulera avant que je puisse revenir dire à votre père : J'aime votre fille ! je puis lui offrir une situation honorable.

Et si je ne réussis pas, dois-je vous condamner à passer ainsi votre vie à m'attendre, vous qui avez tant de bonheur à donner, et qui avez le droit d'en attendre tant !

. . . . . .

. . . . . .

On vient me chercher de la part d'un M. Saunders, auquel mon oncle m'avait recommandé. Je comptais aller le voir demain, quoiqu'il m'ait reçu plus que froidement lors d'une première visite. Je ferme ma lettre. L'entretien qu'il me demande ne peut avoir rapport qu'à *nos* affaires, qu'à une place pour moi. Je cours chez lui.

Adieu, mon ange; je suis sûr que je sais quand vous pensez à moi : il doit à ces moments-là m'arriver quelque chose d'heureux.

EUGÈNE.

XI

Fanny ne racontait pas à beaucoup près à Milbert tous les chagrins qu'elle éprouvait déjà, ni ceux qu'elle prévoyait dans l'avenir.

La servante de la maison avait vu sortir Eugène la nuit que les deux amants s'étaient dit adieu. En un jour que Fanny la réprimanda de n'être rentrée que fort avant dans la nuit, elle répondit avec assurance :

« C'est que les personnes que j'ai à voir ne viennent pas me trouver par la fenêtre. »

Fanny devint si pâle à ces paroles, que cette fille en fut épouvantée, et qu'elle ajouta :

« Rassurez-vous, mademoiselle, je n'ai jamais dit un mot à personne. »

Fanny, dans son trouble, la tête égarée, lui mit dans les mains tout ce qu'elle avait d'argent. Ce ce jour elle fut dans la dépendance d'Élisabeth, obligée d'atténuer ses fautes aux yeux de mademoiselle Gautherot, de l'aider même à sortir ou à rentrer à des heures indues.

Elle ne tarda pas à s'apercevoir d'un dérangement dans sa santé, que, dans son ignorance, elle attribua au chagrin. Sa mère lui dit plusieurs fois :

« Mais qu'as-tu, Fanny ? Comme tu es pâle ! As-tu du mal ? Où souffres-tu ? »

Mais, un matin, Élisabeth lui dit :

— Mademoiselle, il faut prendre un parti ; nous ne pourrons bientôt plus cacher à votre mère...

— Quoi donc, Élisabeth?

— Mademoiselle veut rire...

— Non, vraiment...

— Comment, mademoiselle ne saurait pas...?

— Quoi donc ? Qu'est-ce que nous ne pourrons pas cacher à ma mère?

— Eh ! mademoiselle, l'état où vous êtes, qui n'est plus un mystère que pour vous, ce qui est bien singulier ; et pour madame Gautherot.

— O mon Dieu ! que voulez-vous dire, Élisabeth ?

— Que mademoiselle est grosse, et qu'il est bien étonnant...

Fanny était tombée à la renverse sur le parquet. Quand elle revint à elle, elle écrivit à Milbert :

« Ce n'est plus la poste qui vous porte « cette lettre, mon ami ; c'est un exprès qui « a ordre de faire toute la diligence possi- « ble. Tous nos projets sont détruits, tout « est changé ; il faut que vous arriviez cette « nuit à Montreux, que je m'enfuie avec « vous, que je disparaisse jusqu'au jour où « je pourrai me montrer comme votre épouse. « Venez bien vite, votre triste Fanny souf- « fre un horrible martyre de crainte et de « honte. Venez, venez la sauver. »

Elle prit un prétexte pour ne pas descendre déjeuner. Son père et sa mère dînaient chez M. Rignoux. Elle passa toute la journée renfermée dans sa chambre, agitée par une fièvre violente ; par moments restant assise sans mouvement ; puis, tout à coup, se levant, et réunissant dans une petite caisse les objets qui lui étaient indispensables pour sa fuite.

Le porteur de la lettre revint. Fanny dit à Élisabeth de la laisser seule avec lui. Elle ne voulait pas lui faire voir sur son visage tout ce qu'elle éprouvait d'horribles angoisses. Élisabeth sortit de mauvaise humeur.

« Mademoiselle, dit le commissionnaire, le monsieur n'y était pas. Mais voici une lettre de lui qu'on allait mettre à la poste pour vous. Je m'en suis chargé. »

Fanny prit la lettre en tremblant, et en rompit le cachet avec l'émotion que doit éprouver un homme qui appuie sur la détente du pistolet placé sur son front.

Voici ce qu'elle contenait :

« Je pars dans quelques heures ; M. Saunders me faisait appeler pour me proposer une mission importante. Si elle réussit, ce sera une bonne affaire pour nous. Cela me mettra en voie de gagner un peu d'argent, et, d'ici à un an ou deux, d'avoir une posi-

tion convenable. Adieu, mon ange; adieu, ma femme chérie. Je pars plein de courage et de joie; je vais en France; à Lyon d'abord, puis à Paris. Adieu. »

Fanny resta quelques instants atterrée, puis dit au commissionnaire : *C'est bien*. Elle le paya, et il sortit. Élisabeth rentra aussitôt en disant :

« Eh bien, mademoiselle ? »

Fanny lui répondit :

« Tout va s'arranger. Laissez-moi seule. »

Une fois seule, la pauvre fille examina tout ce qu'il y avait d'horrible dans sa situation. Dans son trouble, elle n'avait pas songé à la façon dont elle se compromettait vis-à-vis du messager. D'ailleurs, elle croyait partir la nuit même. Cet homme et Élisabeth savaient tous deux son secret. Et d'ailleurs tout le monde ne le savait-il pas ? Elle se rappelait les paroles de sa servante : *Il n'y*

a que votre mère et vous qui l'ignoriez. Elle en avait donc entendu parler ; elle savait donc que d'autres s'en étaient aperçus ; chaque jour d'ailleurs lui donnerait de nouveaux confidents ; et puis à la fin, que faire ? que devenir ? La fuite seule était possible avec Milbert. Mais il est parti, parti pour longtemps, parti *heureux !* Pauvre fille, seule, sans appui, sans conseils, sans secours ! Son père la tuerait ; sa mère ne saurait en faire un mystère à son mari. La conclusion de toutes ces pensées fut celle-ci : Je suis perdue !

Puis elle se disait : Mais c'est impossible, c'est un rêve affreux, tant d'événements depuis un jour, cela n'arrive pas ainsi dans la vie réelle. Je vais me réveiller.

Mais non, c'est vrai, tout est vrai, je suis perdue et déshonorée, seule, abandonnée de Milbert. O mon Dieu ! comment se fait-il que ce qui m'aurait donné tant de bonheur,

dans un an peut-être, soit aujourd'hui un sujet de désespoir, et un arrêt de mort!

Elle se jeta à genoux, et pria. Puis elle se releva. Pourquoi prier, qu'ai-je à demander à Dieu? Maintenant, tout est fini, je suis perdue!

Il faut mourir, il faut mourir; pauvre Eugène, quand il saura cela! Sa femme et son enfant! Nous aurions été si heureux.

Elle pleura, puis tout à coup: Oui, mais cette fille, cette odieuse confidente, cet homme, tout le monde, je n'oserais plus sortir de la maison; et ma mère, mon père, je n'oserais plus descendre de ma chambre; d'ailleurs ils me maudiront, ils me chasseront. Je n'ai plus d'asile que dans le sein de Dieu, et lui-même ne me repoussera-t-il pas? Il n'y a pas un seul devoir auquel je n'aie manqué, et c'est par un nouveau crime que j'échappe à ma punition sur la terre. Elle ouvrit son livre de prières pour y cher-

cher des pensées sur la mort et sur la miséricorde de Dieu ; et elle lut :

Office pour la sépulture des morts.

Cet office ne doit point se dire pour ceux qui meurent sans avoir été baptisés, ni pour les excommuniés, ni *pour ceux qui se sont défaits eux-mêmes*.

O mon Dieu, l'Église elle-même me refusera des prières. Mon Dieu, qui priera pour moi ?

Elle pleura encore longtemps ; puis tout à coup elle releva la tête, elle repassa encore dans sa mémoire tous les malheurs et toute la honte qui s'étaient amassés sur elle, et elle dit : Mon Dieu, vous voyez bien qu'il faut que je meure.

A ce moment madame Gautherot entra dans sa chambre ; elle l'avait vue pâle et

abattue depuis plusieurs jours, elle était inquiète, et le fut bien davantage en la revoyant baignée de larmes. Elle la prit dans ses bras, la caressa, lui demanda affectueument ce qu'elle souffrait. A ce moment Fanny eut envie de se jeter à ses pieds et de lui tout avouer, mais madame Gautherot ajouta : « Dis-moi ce que tu as, ma chère enfant, tu ne peux rien avoir à te reprocher de ces choses qu'une mère ne peut pardonner. Je suis sûre que c'est quelque folie que tu t'exagères. Toi si sage, toi dont je disais encore aujourd'hui à dîner chez les Rignoux, que si ce n'était pour le monde, je te confierais à toi-même ta propre surveillance, tant je suis sûre de toi. »

Allons, allons, pensa Fanny, plus de lâchetés, il faut mourir.

« Ma mère, dit-elle, j'ai appris la mort d'une amie avec laquelle j'ai été en pension à Genève, et chaque nuit je suis tourmen-

tée de rêves affreux, je voudrais faire dire des prières pour elle.

— Quoi, dit madame Gautherot, c'est là le sujet de ton chagrin, pauvre enfant! — Que ne le disais-tu plus tôt? tu serais venue coucher près de moi, on aurait tâché de te distraire. Tiens, je t'aurais forcée de venir chez les Rignoux, le dîner a été très-gai.

— Ma mère, je voudrais faire dire des prières pour cette pauvre fille.

— Eh bien, mon enfant, nous irons demain matin chez le ministre.

— Veux-tu y venir ce soir, ma mère? Je dormirai mieux cette nuit.

— Il est bien tard, mais si tu le veux absolument...

— O ma mère, que tu es bonne! Tu n'en parleras pas à mon père, n'est-ce pas?

— Non, il dirait que nous sommes deux folles. Dépêchons-nous! »

Fanny mit un châle et un chapeau, et sortit avec sa mère. Elle avait insisté pour faire cette démarche le soir, parce que, depuis la révélation que lui avait faite sa servante, il lui semblait que tout le monde voyait sa honte. Elle s'enveloppait dans son châle avec soin, et marchait si vite, que sa mère pouvait à peine la suivre. On arriva chez le ministre, qui allait se coucher. Madame Gautherot lui expliqua qu'une amie de sa fille était morte à Genève, qu'elle en était fort tourmentée depuis plusieurs nuits, et qu'elle désirait qu'on dît dans l'église quelques prières pour la morte.

Le ministre dit que rien n'était plus facile, et demanda s'il leur serait indifférent que ces prières fussent dites dans l'après-dînée. Fanny pensa avec une triste satisfaction qu'elle n'aurait plus à sortir le jour.

Elles remercièrent le ministre et rentrè-

rent sans que M. Gautherot eût pu s'apercevoir de leur absence. Fanny embrassa sa mère avec une étreinte convulsive que celle-ci attribua à sa reconnaissance pour la démarche qu'elle venait de faire. « Pauvre mère, dit-elle quand elle fut seule, quand elle saura que c'était pour sa fille qu'elle allait demander des prières ! »

Élisabeth entra sous prétexte de la déshabiller, mais pour lui dire :

« Eh bien, mademoiselle, vous venez de chez le ministre avec votre mère, tout va donc bien ?

— Oui, Élisabeth, tout va bien.

— Votre mère consent donc au mariage ? J'en suis bien contente ! Voyez-vous, maintenant, puisque c'est arrangé, je puis vous le dire, on parlait dans le pays, et si mal, que j'avais envie de quitter la maison. Sait-*il* que votre mère consent ?

— Laissez-moi, Élisabeth, et couchez-

vous, j'ai à écrire. Vous le voyez bien, mon Dieu, dit-elle en joignant les mains, quand elle fut seule, vous le voyez bien, mon Dieu, qu'il faut que je meure ! »

Elle écrivit à Eugène Milbert.

« Eugène, lui disait-elle, quand vous « lirez cette lettre, le cœur qui vous ai- « mait tant aura cessé de battre ; c'est au- « jourd'hui mercredi, et il est dix heures « du soir ; demain, jeudi, à dix heures du « soir, la main qui trace ces lignes sera « glacée, demain je serai morte, j'aurai « expié notre faute en cette vie, et je sau- » rai quelle expiation je dois dans l'autre.

« Eugène, nous avons été bien coupa- « bles, mais je vous aimais tant, et vous « étiez si heureux !

« Ce que j'ai souffert depuis que je con- « nais les suites de ma faute, depuis que « ma honte est publique, ce que j'ai souf-

« fert est tellement horrible, que j'espère « que Dieu s'en contentera pour me par- « donner.

« Si vous aviez étiez là, je me serais « enfuie avec vous, j'aurais vécu dans le « crime, et je vois avec effroi tort ce que « j'y aurais trouvé de bonheur ; je ne me « serais peut-être pas repentie ; votre ab- « sence, qui m'a donné tant de désespoir, « est peut-être une permission de Dieu pour « que je meure repentante et punie.

« Eugène, je vous ai bien aimé : la légè- « reté de mon esprit n'ôtait rien au sérieux « de mon cœur ; priez pour moi, et si Dieu « me pardonne, je prierai pour vous dans « le ciel. »

Elle passa le reste de la nuit à songer à la mort ; elle se représentait tour à tour le moment où on retrouverait son corps, elle avait résolu de se jeter dans le lac, le

désespoir de sa mère, celui de Milbert; elle priait Dieu de lui permettre de voir ses regrets et de les adoucir : Si notre âme, pensait-elle, peut revenir sur la terre, je resterai près de lui.

Puis elle regardait son corps, et se disait morte; je serai morte, froide, insensible; puis elle pleurait et pensait à parler à sa mère; puis elle se rappelait les paroles d'Élisabeth, et se disait : Il faut mourir, il faut mourir, il faut mourir. Le matin elle s'endormit épuisée de fatigue.

Quand elle se réveilla, elle espéra un moment encore que tout ce qu'elle avait éprouvé la veille était un songe, mais elle remit ses idées en ordre, et l'affreuse réalité lui apparut tout entière; elle se rappela toute sa vie, surtout depuis la première fois qu'elle avait vu Milbert; ses yeux tombèrent sur cette table sur laquelle ils avaient dîné tous les deux : *Cela* va bien accroître

ce préjugé, dit-elle, on dira que, malgré la séparation des tables, nous étions treize à dîner, et que quelqu'un devait mourir dans l'année.

Morte ! redisait-elle encore, ce n'est plus demain, c'est aujourd'hui, dans quelques heures, ô ma mère !

Et un frisson d'horreur lui parcourait le corps.

Vingt fois dans la journée elle pensa à sa mère ; elle voulut tout avouer et ne pas mourir ; vingt fois, debout pour descendre, elle retomba sur son fauteuil, plus effrayée encore de ce qu'elle avait à dire que de la mort.

A dîner, son père lui dit : « J'espère que tout ce trouble aura disparu demain. » Madame Gautherot lui dit : « J'ai tout dit à ton père, il ne m'a pas trop grondée ; » et Fanny pensa que si elle avait dit la vérité à sa mère, M. Gautherot l'aurait apprise de

même. « J'attendais Éloi aujourd'hui, ajouta M. Gautherot, probablement nous ne le verrons que demain. »

Il ne me verra pas, se dit Fanny, il ne verra pas ma honte.

Après le dîner, elle annonça qu'elle allait à l'église. « Veux-tu qu'Élisabeth t'accompagne? » demanda sa mère.

« Merci, ma mère, j'aime mieux être seule. » Elle embrassa sa mère avec effusion, et aussi son père, quoique ce ne fût pas son habitude; puis elle sortit.

Le soleil se couchait, et le lac était parsemé de glacis bleus, jaune et pourpre. « O mon Dieu! dit-elle, ce lac que j'ai tant de fois admiré, devait donc être mon tombeau! » Elle frissonna, s'appuya contre un arbre : « Que cela est beau! dit-elle; que la nature est majestueuse! quel beau cadre pour le bonheur et pour l'amour! »

Elle entra dans l'église, le prêtre n'y était

pas encore, il ne tarda pas à arriver ; il n'y avait personne qu'une vieille femme qui, la tête basse, marmottait des prières entre ses dents. On alluma deux cierges, et le ministre commença les prières du culte protestant.

L'église de Montreux est au dedans comme au dehors d'une noble simplicité ; la voûte est formée d'arceaux gothiques peints en gris, je ne sais pas trop pourquoi, sur le reste du bâtiment qui est blanc. A moitié de la hauteur est une galerie avec des balustres ; il y a un beau buffet d'orgues et une chaire en bois sculpté, mais elle était ce soir-là vide et silencieuse.

Voici les paroles du prêtre :

« O Dieu très-puissant et très-miséricordieux, ne nous livre point aux douleurs de la mort éternelle.

« Sois nous propice, mon Dieu, ne permets point qu'à notre dernière heure nous

soyons séparés de toi, quelque douleur de mort que nous endurions.

« Puisqu'il plaît à Dieu, en sa grande miséricorde, de retirer à lui l'âme de notre très-chère sœur, nous déposons son corps dans le sépulcre, la terre à la terre, la poussière à la poussière. »

Puis on chanta :

« Bienheureux sont les morts, car ils se reposent.

« Seigneur, ayez pitié de nous.

« Dieu tout-puissant, avec qui vivent les esprits de ceux qui meurent, nous te rendons grâces de tout notre cœur de ce qu'il t'a plu de retirer notre sœur des misères de cette vie et de ce temps.

« Nous ne devons pas nous affliger à l'égard de ceux qui dorment dans le tombeau, comme si nous n'avions pas d'espérance.

« Venez, les bénis de mon père, posséder

en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. »

Ces dernières paroles, qui sont la fin de la prière pour les morts dans la liturgie protestante, furent prononcées par le ministre, d'une voix pleine et majestueuse, tandis qu'il avait doucement psalmodié ce qui précède.

Fanny, la tête déjà troublée par les terribles émotions auxquelles elle avait été en proie, crut entendre la voix du Fils de Dieu qui l'appelait ; elle sortit de l'église, pâle, répétant convulsivement toutes les prières qu'elle avait apprises dans son enfance. Il faisait alors tout à fait nuit. Elle descendit par le chemin qui gagne la route de Genève ; là elle aperçut le lac calme, noir, silencieux. Elle fut saisie d'horreur, elle tomba à genoux. « O Milbert, dit-elle, adieu ! adieu ! Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi ! Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi ! »

Et sans regarder plus longtemps le gouffre qui allait lui servir de sépulture, elle croisa ses bras sur sa poitrine, et se précipita dans le lac.

D'ordinaire, les poëtes racontent dans des scènes de ce genre que la nature est en deuil, que le ciel se voile, que les branches des arbres s'abaissent. Historien véridique, je suis forcé de dire que la nuit resta belle et sereine, que les étoiles continuèrent à scintiller, que le chèvrefeuille de la terrasse de Montreux ne cessa pas d'exhaler son parfum, et qu'un rossignol caché sous ses fleurs n'interrompit pas sa chanson amoureuse.

Aux yeux de la nature, la plus charmante femme du monde qui disparaît dans le lac de Genève, ce n'est rien de plus que cette mouche qui se noie dans votre verre.

XII

Six mois après.

Six mois plus tard, Eugène Milbert arrivait à Lyon en diligence, et ne trouva de place pour Genève que pour le lendemain ; il fut vingt fois sur le point de partir à pied, mais il pensa que cela ne le ferait pas arriver plus tôt. Il entra dans un café pour y passer la soirée, il se mit dans un coin, se

fit servir un pot de bière, et alluma un cigare ; étranger à ce qui se passait autour de lui, entièrement livré à ses souvenirs, à ses craintes, à ses espérances.

Deux hommes jouaient au billard.

Milbert les regarda un moment, surtout pour comprendre le sens d'un langage bizarre qui frappait ses oreilles pour la première fois.

« Parbleu, disait l'un après avoir poussé la bille de son adversaire juste sur la bande du billard, *mangez un peu de drap, ma belle.* »

L'autre frotta l'extrémité de sa queue de billard au plafond, pour l'enduire de plâtre et l'empêcher de glisser, et dit : *Un peu de plafond,* s'il vous plaît.

— Ah ! ah ! à votre tour *à manger du mérinos, Célestine,* » ajouta-t-il en voyant que la bille de son joueur était à son tour sous la bande.

Le premier rejoua, et dirigea la bille de l'adversaire vers une des blouses ; mais comme elle ne paraissait pas devoir y arriver, il lui parlait, en balayant de la main le chemin qu'elle avait à faire :

« *Allons, Vigoureuse, allons!*

— Vous avez beau faire, disait l'autre, vous avez joué de *taf*. »

Plus tard une discussion s'élève entre eux sur un coup contesté ; ils convinrent de s'en rapporter à la *galerie* : la *galerie* était *Milbert* qui depuis longtemps ne faisait plus la moindre attention à leur jeu.

« Monsieur, dit un des joueurs, voulez-vous nous dire votre opinion sur le coup ?

— Monsieur, je n'ai pas vu le coup.

— Monsieur, c'est impossible.

— Je vous dis, monsieur, que je n'ai pas vu le coup. »

Milbert se leva, paya sa dépense au café, et alla continuer dehors de fumer

son cigare et de se livrer à ses rêveries. Son cigare éteint, il voulut en allumer un autre ; il aperçut dans l'ombre comme une petite étoile rouge, à peu près à cinq pieds du sol ; il pensa que c'était le bout allumé du cigare d'un autre fumeur, qu'il ne voyait pas à cause de la nuit. Il se dirigea vers cet astre comme les rois mages suivirent l'étoile qui les mena à Bethléem ; il ne tarda pas à la rejoindre, et dit à la personne qu'il supposait être derrière : *Voulez-vous me donner du feu ?*

L'étoile rouge descendit tout à coup jusqu'à deux pieds et demi du sol, et une voix partant de la hauteur où était précédemment l'étoile, dit d'un ton rauque : « *Ah ! parbleu, vous voilà ! je vous cherchais.* » Milbert comprit que son interlocuteur avait ôté son cigare de sa bouche et le tenait à la main. « C'est possible, répondit-il, mais comment me reconnaissez-vous ?

— C'est vous qui faisiez la galerie au billard tout à l'heure ?

— C'est moi qui ai quitté le café précisément pour éviter ce rôle.

— Je vous cherchais pour vous dire que vous êtes un malappris.

— Et moi je vous évitais pour ne plus vous voir et ne plus vous entendre.

—Oh ! vous êtes insolent ! » Et l'étoile rouge tomba à terre et s'éteignit, la main qui la portait ayant autre chose à faire. Elle s'étendit en avant pour donner un soufflet à Milbert dont elle atteignit seulement le chapeau.

Celui-ci se rua sur son agresseur ; on sortit du café avec des flambeaux, on les sépara. Il fut convenu qu'on tirerait l'épée le lendemain. Le lendemain Milbert fut blessé, et, de son lit, écrivit à Félix Duport :

« Mon cher Félix, me voici de retour à Lyon, aussi peu avancé qu'il y a six mois

quand j'ai quitté Genève, si ce n'est qu'un drôle m'a donné un coup d'épée ce matin et m'a déchiré hier soir mon habit gris, ce qui à l'avenir dissipera mes incertitudes et fixera inévitablement mon choix sur mon habit bleu.

« Rien ne m'a réussi, j'ai quitté Paris, et j'ai même cessé de donner de mes nouvelles à M. Saunders. Avant de prendre une résolution, il faut que je sache bien vite ce qui s'est passé pendant mon absence ; envoie-moi courrier par courrier les lettres qui sont venues à mon adresse.

« Tout à toi. »

Félix Duport à Eugène Milbert.

J'espère que ta blessure n'est pas dangereuse, sans cela je quitterais tout pour aller auprès de toi : tu aurais peut-être dû me renseigner à ce sujet. Voici deux lettres qui sont arrivées aussitôt après ton départ ; la première par un exprès, la seconde deux jours après par la poste. Ton oncle a envoyé plus de vingt fois demander de tes nouvelles. M. Saunders a d'abord répondu que tu

étais en France, sans qu'il pût dire dans quelle ville, tes instructions te devant en faire visiter plusieurs, puis ensuite qu'il ne savait plus où tu étais. Ton oncle a fort recommandé à M. Saunders de lui communiquer les premières nouvelles qu'il aurait de toi. A moi, il m'est venu en personne prier de lui confier ces lettres qui étaient venues pour toi. Comme j'ai prévu qu'il insisterait si je me bornais à un refus, j'ai répondu que je n'avais reçu aucune lettre. — Je suis sûr, a-t-il répliqué, qu'il en a été envoyé.— Et moi, ai-je dit, qu'il n'en est pas parvenu. Il s'est retiré en répétant plusieurs fois : *C'est étonnant, c'est bien étonnant.*

A cette lettre de Félix Duport étaient jointes les deux lettres de Fanny. Milbert, après les avoir lues, se leva brusquement de son lit, voulut s'habiller pour partir, et retomba sans connaissance.

Revenu à lui, il écrivit à Duport :

« Je te renvoie les deux lettres que ren-
« fermait la tienne, lis-les, et juge de mon
« désespoir ; j'ai voulu partir, cela est im-
« possible ; en sortant du lit, je suis retombé
« sans mouvement. Au nom du ciel, cours
« à Montreux ! va t'assurer de cet horrible
« malheur, que tout me démontre n'être que
« trop certain, et écris-moi, écris-moi vite,
« ne me cache rien, cours, ne perds pas
« une seconde, je t'en prie à genoux. »

La lettre partie, Milbert fut saisi d'une fièvre violente et d'un délire, qui mit sa vie en danger pendant plusieurs jours ; il parlait de Fanny, demandait s'il était venu des lettres pour lui, parlait de son mariage, appelait Félix.

Enfin, quand il fut plus calme, on lui remit une lettre, arrivée déjà depuis deux jours ; elle était de Félix Duport.

Félix Duport à Eugène Milbert.

Calme-toi, console-toi ; la tragédie n'a pas eu de cinquième acte ; il n'y a personne de mort ; j'arrive de Montreux, où j'ai eu les renseignements que voici :

Je descendis à l'auberge, la seule, je crois, du pays ; je demandai à dîner, et je fis causer l'hôte sur divers sujets ; puis je lui demandai s'il pouvait me dire la vérité sur certaines choses que l'on m'avait racontées de la famille Gautherot. « Là-dessus, monsieur, me dit-il, on a fait bien des récits

sur eux, il y a cinq à six mois, et je pourrais me tromper si j'essayais de vous les conter aujourd'hui.

— Mais enfin, dis-je, n'est-il pas arrivé un malheur à leur fille ?

— Ah ! mademoiselle Fanny, il lui est arrivé plusieurs malheurs, à ce qu'on disait, car je ne vous garantis rien ; le dernier est d'être tombée dans le lac, d'où elle a été retirée par un voyageur plus d'à moitié morte. Quelques personnes disaient qu'elle s'y était jetée volontairement, mais que ne dit-on pas ? Du reste, si monsieur est curieux d'en savoir davantage, il n'a qu'à demander, à Genève, mademoiselle Élisabeth, domestique chez M. Phelippeaux, qui était, à cette époque, au service de la famille Gautherot. »

Je t'envoie bien vite ceci. Je te dirai dans une seconde lettre ce que je saurai par mademoiselle Élisabeth.

Eugène Milbert à Félix Duport.

J'ai trouvé mademoiselle Élisabeth, et voici son histoire :

« Monsieur, m'a-t-elle dit, je m'étais bien aperçue que M. Milbert, le neveu, venait la nuit voir mademoiselle, et montait par la fenêtre ; la pauvre fille, malgré cela, était l'innocence même, car elle fut bien étonnée, je vous assure, quand je lui appris qu'elle était grosse. Elle écrivit alors à M. Eugène,

mais il était parti; je n'ai su cela qu'après, car, à moi, elle me dit que tout allait bien, que tout allait s'arranger, qu'on allait les marier, etc. Elle avait l'air aussi tranquille et aussi calme que jamais, seulement elle était très-pâle, mais la pauvre petite n'avait plus guère de couleurs depuis quelque temps. Le soir après dîner, elle alla à l'église, puis la nuit vint, et je ne la vis pas rentrer; mais je n'étais pas inquiète, je disais : C'est que les prières sont longues aujourd'hui. Madame Gautherot se coucha, et me dit : Élisabeth, vous irez chercher Fanny à l'église. Je pris une lanterne et je me dirigeai vers l'église; elle était fermée, et je me disais : Il faut que mademoiselle soit passée à côté de moi; lorsqu'un homme me frappa sur l'épaule en m'appelant par mon nom : Élisabeth, me dit-il, est-ce vous? — Oui monsieur Éloi, lui dis-je, car j'avais reconnu M. Éloi Milbert, l'oncle. — C'est bien, dit-il,

attendez-moi là, et ne faites aucun bruit; votre jeune maîtresse est malade, et je la ramène avec un homme que j'ai rencontré; il faut que nous rentrions chez vous sans qu'on nous voie.

— O mon Dieu, monsieur Éloi, tout le monde dort, rien n'est plus facile.

— C'est bien.

« Il retourna sur le chemin, puis il revint avec un homme qui soutenait ou plutôt portait mademoiselle Fanny; elle était enveloppée dans un grand manteau à M. Milbert.

— Tenez, mon ami, dit-il à cet homme, voici pour vous, allez chercher mon cheval et amenez-le à l'auberge. Surtout ne parlez à personne de ce que vous avez vu.

« A nous deux, nous ramenâmes mademoiselle Fanny, elle tremblait de tous ses membres.

— Il faut, me dit M. Milbert, lui bassiner

vite un lit et la coucher. Je lui obéis, et c'est seulement en ôtant le manteau pour la déshabiller que je vis qu'elle sortait de l'eau.

— Elle sera sans doute tombée dans le lac, en se promenant, me dit M. Milbert, la nuit est si noire !

« Et en me disant cela, il me mit trois louis dans la main. Je compris que ce qu'il me disait là n'était peut-être pas ce qu'il croyait, mais ce qu'il fallait que je crusse. Je répondis : Oh oui, si noire !

« Quand elle fut couchée, elle reprit peu à peu ses sens, puis elle dit quelques mots sans suite. M. Éloi me dit de le laisser seul avec elle. Je le fis sans difficulté, après avoir allumé un grand feu, car M. Milbert était lui-même fort mouillé. Ils causèrent presque toute la nuit. Je voulus d'abord écouter, *par intérêt pour mademoiselle Fanny*, mais je ne pus rien entendre, si ce n'est qu'elle

pleurait beaucoup. Avant le jour, M. Milbert s'en alla, en lui disant : Allons, calmez-vous, je me charge de tout. Elle prit une de ses mains et la baisa. A moi il me dit : Vous ne m'aurez pas vu.

« Le lendemain, M. Milbert arriva comme de Lausanne. M. Gautherot était sorti le matin, selon sa coutume. Quand il rentra, il dit :

« J'arrive tard, c'est qu'on me racontait une singulière histoire : on parlait d'une jeune fille qu'on a repêchée hier soir dans le lac. Il y a réellement des parents qui ne voient rien. »

« M. Milbert fit signe à M. Gautherot de me faire sortir, et comme je restai un peu en dehors de la porte, j'entendis M. Éloi qui dit à M. Gautherot :

— Et savez-vous qui est cette fillle?

— Non, répondit M. Gautherot.

— Eh bien, c'est la vôtre, dit M. Milbert.

« Madame Gautherot jeta un cri ; M. Gautherot se leva et retomba assis, et comme je pensai que quelqu'un allait peut-être sortir, je m'éloignai de la porte.

« Voilà tout ce que j'ai su par moi-même, monsieur, me dit alors mademoiselle Élisabeth, parce que, deux jours après, on a congédié toute la maison, et monsieur, madame et mademoiselle Gautherot, ont traversé le lac et sont partis pour l'Italie avec M. Éloi Milbert.

— Mais, lui dis-je, qu'est devenue mademoiselle Gautherot ?

— On m'a dit qu'ils étaient revenus depuis une quinzaine de jours, qu'ils demeurent tous chez M. Éloi Milbert, et qu'il appelle mademoiselle Fanny madame Milbert. Il est arrivé ce que j'avais bien prévu ; la petite personne s'est décidée à épouser l'oncle, et celui-ci, aveugle comme les vieillards quand ils s'avisent d'être amoureux, a accepté un

héritier tout fait. Quelques personnes ont dit que mademoiselle lui avait tout avoué, et qu'il l'avait épousée la même chose : cela me paraîtrait un peu fort. »

Voici donc, mon cher Eugène, ton roman fini par un dénoûment qui ne répond pas à la poésie du commencement, ni à la tristesse du milieu. Ne t'afflige pas trop de l'infidélité de ta maîtresse, la pauvre fille ne pouvait guère faire autrement; et d'ailleurs, si elle avait passé sa vie à t'attendre, triste, honteuse, solitaire, il est plus que probable que tu aurais trouvé en France ou ailleurs quelque bonne occasion, et que tu l'aurais abandonnée pour épouser une autre femme. Il est bien rare que ces romans-là finissent comme dans les livres. Le commencement seul ne coûte rien, et on s'y embarque volontiers.

Que vas-tu faire maintenant? J'espère que ta blessure n'est rien. Viens jusqu'ici,

et nous causerons. Il est assez maladroit d'avoir fait à une fille qui devient ta tante, un enfant qui se trouve être ton cousin et te déshérite. Je ne pense pas que, pour cela, ton oncle veuille t'abandonner; peut-être, au contraire, saisira-t-il une occasion de réparer l'espèce d'injustice qu'il te fait. A toi.

FÉLIX.

XIII

A peine cette lettre était partie, que M. Éloi Milbert arriva chez Félix Duport.

« Monsieur, lui dit-il dès la porte, est-il vrai que mon neveu soit ici?

— Non, monsieur, dit Félix Duport; il est à Lyon avec un coup d'épée; et je viens de lui écrire.

— Monsieur, il faut que nous allions à Lyon tout de suite.

— Je le veux bien, monsieur.

— Voulez-vous faire demander une voiture et des chevaux ?

— Tout de suite.

— O mon Dieu, et des passe-ports !

— Vous n'en avez pas !

— Non.

— Ni moi non plus. Il faut en demander; mais nous ne les aurons que demain, et alors nous pourrons prendre tout simplement la diligence.

— Je vais aller retenir les places.

— Je vais avec vous pour demander les passe-ports. »

Le lendemain, au soir, ils partirent de Genève; le surlendemain de bonne heure ils étaient à l'hôtel d'Eugène.

« Monsieur Milbert ?

— Parti.

— Comment, parti ?

— Parti d'hier soir.

— Où est-il allé?

— En Amérique.

— En Amérique?

— C'est tout ce qu'il nous a dit.

— Il n'a rien laissé?

— Une lettre pour un monsieur Félix Duport, que l'on doit avoir mise à la poste. Eh, Joseph! avez-vous mis à la poste cette lettre pour Genève?

— Non, pas encore.

— Monsieur, cette lettre est pour moi. En voici la preuve sur mon passe-port.

— Eh bien, monsieur, voulez-vous vous charger également d'un vieil habit que ce monsieur avait donné à racommoder, et qu'il n'a pas attendu?

— Volontiers.

— Il est dû trois francs à l'ouvrier qui l'a raccommodé!

— Les voilà.

Quand l'oncle Éloi et Félix furent dans la rue, ils ouvrirent la lettre.

« Mon cher Félix, je pars désespéré; je ne sais si je n'étais pas moins triste quand je l'ai crue morte. Le but de ma vie est manqué. Je n'aurai pas recours à mon oncle, que je hais maintenant. Un négociant veut m'emmener en Amérique, pour tenir les écritures à bord de son navire et dans sa maison. Je pars dans quelques heures, quoique je ne sois qu'à peu près guéri. Peut-être ne reverrai-je jamais la Suisse! Je n'oublierai pas toutes les preuves d'amitié que j'ai reçues de toi. Adieu. Ton ami.

« EUGÈNE. »

L'oncle Éloi paraissait atterré, et répétait sans cesse : « En Amérique !

— J'aime autant cela, se disait Félix; il reviendra calme et guéri de son amour.

— Ah, monsieur ! » dit l'oncle.

Mais on vint les avertir que la diligence repartait pour Genève, et comme ils n'avaient rien de plus à faire à Lyon, ils remontèrent en voiture.

XIV

Il se passa une année, pendant laquelle les choses suivirent leur cours ordinaire. Félix Duport avait succédé à son père dans sa maison de commerce et faisait d'assez bonnes affaires. L'oncle Éloi lui écrivait de temps en temps : « Avez-vous des nouvelles de mon neveu ? » A quoi l'autre répondait : « Pas encore. »

Un matin, un homme demanda à parler

à M. Félix Duport, et refusa de dire son nom pour qu'on l'annonçât. Dites-lui seulement que c'est quelqu'un qui espère n'avoir pas besoin d'être annoncé.

— Ce ne peut être qu'Eugène, dit Félix Duport, et il vint le chercher dans l'antichambre. Il n'y avait pas besoin de demander à Milbert l'état de ses affaires. Il avait la figure amaigrie et hâve; son habit bleu, toujours le même, était dans un état tout à fait déplorable.

Après qu'ils se furent embrassés, il dit :

— Fais-moi donner à déjeuner, j'ai faim; j'arrive de Lyon à pied.

« Il paraît, dit-il en mangeant, que tu as eu de meilleures chances que moi. Je n'ai rien fait de bon dans l'autre monde, pas plus que dans celui-ci. La maison pour laquelle je voyageais a fait faillite. Il m'a fallu attendre misérablement une occasion pour revenir en Europe, et me voilà.

« Et toi, donne-moi des nouvelles.

— Ton oncle, dit Félix Duport, s'occupe beaucoup de toi ; il te tirera d'affaires, et nous irons dès demain à Lausanne.

— Hum, hum, fit Milbert.

— Il n'y a pas de hum, hum ; lui et moi, nous nous chargeons de toi ; tu n'arrives plus là-bas en enfant prodigue ; ton oncle se croit des torts envers toi.

— Et...

— Je sais ce que tu veux dire ; nous en parlerons plus tard.

— Pourquoi ?

— Parce que... »

Un domestique de Duport entra, et dit : « Monsieur, il n'y aura pas de place pour demain ; mais si vous voulez partir ce matin.

— Pourquoi pas? Et il ajouta bas à son domestique : Et ma lettre ?

— Partie, répondit le domestique.

— C'est bien.

— Mais, Félix, je suis en triste équipage pour rentrer chez mon oncle.

— Nous trouverons ce qu'il te faut, dans ma garde-robe. »

En effet, on trouva des bottes, du linge, un pantalon, un chapeau ; mais Félix, dans sa vie calme et uniforme, avait pris un remarquable embonpoint, et ses habits étaient du double trop larges pour Milbert. On frotta, on brossa, on mouilla l'habit bleu ; on passa de l'encre sur les coutures : il n'était pas présentable, même après ces opérations.

« Par ma foi, dit Eugène en riant, quand je suis parti pour l'Amérique, terre de l'or et des oncles millionnaires, je ne pensais pas que je regretterais mon habit gris, que j'ai laissé à l'auberge.

— Ton habit gris ? mais il est ici ; on me l'a donné à Lyon, quand nous sommes allés t'y chercher avec ton oncle.

— Ah ! je serais enchanté de le revoir. »

L'habit gris fut cherché et retrouvé, et allait assez bien ; l'état de détérioration de l'habit bleu lui donnait un air fort passable.

Une demi-heure après, les deux amis partirent pour Lausanne.

En passant devant Montreux, qui se trouvait à gauche sur la hauteur, Eugène demanda à y monter un instant. Le conducteur y consentit avec peine.

Sur la terrasse rien n'était changé, le chèvrefeuille n'avait plus que quelques fleurs ; mais les jasmins et les rosiers en étaient couverts.

« Que de beaux rêves j'ai faits ici ! » dit Milbert à son ami. Il prit une des dernières fleurs du chèvrefeuille, et ils redescendirent.

« Vais-je voir... ma tante... et... mon cousin ?

— Ton cousin n'est pas à Lausanne, je pense que nous y trouverons Fanny. »

Milbert fut silencieux jusqu'à l'arrivée. Il faisait nuit. Ils traversèrent les rues de Lausanne sans se parler.

« Oh! mon Dieu, dit Milbert, que se passe-t-il dans la maison de mon oncle? Vois-tu comme elle est éclairée ?

— C'est vrai.

— Mais j'entends les violons.

— On danse; pourvu qu'on y soupe.

— Tiens, Duport, cela me fait mal d'entrer dans cette maison. »

Félix avait sonné deux fois, et le poussa dans la maison sans lui répondre.

« Qui annoncerai-je? demanda un domestique.

— M. Félix Duport et un de ses amis. »

Le domestique annonça. L'oncle Éloi vint à la rencontre des deux amis. Ce n'était plus le vieillard coquet avec sa perruque

blonde, il avait *arboré* les cheveux gris et un costume convenable à son âge.

— Ah ! te voilà, dit-il à son neveu, justement il manque un vis-à-vis. »

Et il l'entraîna.

« Mais, mon oncle !

— Viens, viens; tiens, on commence.

— Mais j'arrive d'Amérique.

— En place ! en place ! »

Et le poussant, le tirant, l'oncle Éloi conduisit son neveu auprès d'une femme assise. « Madame voulez-vous danser avec mon neveu ? »

Les violons commencèrent, et on dansa. Milbert brouillait tout, il ne comprenait rien à ce qui se passait, il s'arrêtait tout court au milieu d'un pas, et se remettait à danser comme s'il se fût réveillé en sursaut.

La contredanse finie, son oncle le prit par le bras, et suivis de Félix Duport, ils pas-

sèrent dans un autre appartement richement décoré.

« Voici ton logement, dit l'oncle.

— Ah ! mon oncle, vous êtes trop bon.

— En es-tu content ?

— Je ne mérite pas...

— Si fait, bien. Maintenant, viens voir Fanny. »

Eugène suivit son oncle la tête basse, le cœur serré.

« Elle est dans sa chambre à finir sa toilette, va devant, et demande-lui si nous pouvons entrer.

— Mais, mon oncle...

— Tiens, voilà la porte, c'est la première, tu frapperas à la seconde.

— Mais...

— Fais ce que je te dis. »

Il entre.

« Ah çà, dit l'oncle Éloi à Duport, vous n'avez rien dit ?

— Non , parole d'honneur.

— Il ne sait pas que c'est sa femme qu'il va trouver là ?

— Non.

— Il va être un peu surpris. Nous les marierons dans huit jours, de l'autre côté du lac où est le petit ; car tout le monde ici les croit mariés depuis quinze mois , et l'appelle madame Milbert : c'était le seul moyen d'arrêter tous ces bavardages de petite ville.

— Mais ils nous oublient , nous ferons bien d'entrer. »

Ils trouvèrent Fanny et Eugène pleurant dans les bras l'un de l'autre.

Eugène quitta sa maîtresse pour se jeter dans les bras de son oncle.

« Oh ! mon oncle , quelle trahison !

— Et toi donc ! Du reste , c'est elle qui a tout fait ici , elle est la maîtresse absolue, elle m'a fait ôter ma perruque , elle m'a fait vieux pour avoir un vrai oncle ; si tu savais

comme elle m'a grondé de n'être pas arrivé à temps à l'hôtel de Lyon, quand tu es parti si mal à propos pour l'Amérique ; puis elle a tant pleuré !

« Tu vas entrer avec elle dans le salon, et demain nous partons pour le Valais.

— Ah ! çà, Félix, tu savais donc...?

— Tout ; mais seulement depuis ton départ pour l'autre monde.

— Allons, allons, dit l'oncle Éloi, on danse, il faut rentrer ; nous causerons de tout cela plus tard. »

FIN.

BAYERISCHE STAATS-BIBLIOTHEK MÜNCHEN

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Karr, Alphonse,

Am Rauchen Par Alphonse Karr

Bruxelles et Leipzig 1842
P.o.gall. 2416 i
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10100180-1